

D'Arvor, Gabrielle

FLEURS DES CHAMPS

BX
4659
.F8
A785
1896

U d'of OTTAWA



39003011777454





FLEURS DES CHAMPS

2^e SÉRIE IN-12



Genevieve guert sa mere aveugle

FLEURS
DES CHAMPS

LES SAINTES BERGÈRES DE FRANCE

PAR

M^{me} GABRIELLE D'ARVOR

Lauréat de l'Académie française

—
Douze gravures



LIMOGES

EUGÈNE ARDANT ET C^{ie}

ÉDITEURS

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES



LIBRARY ANNEX
University of Ottawa

LA BERGÈRE DE NANTERRE

I. — Naissance de Geneviève. — Saint Germain.	5
II. — Enfance de Geneviève. — Premier miracle.	11
III. — Geneviève prend le voile des vierges. — Elle va à Paris. Elle est persécutée. — Saint Germain contre ses ennemis.	15
IV. — Invasion d'Attila. — Paris sauvé par Gene- viève.	20
V. — Vertus et miracles de Geneviève. — Elle sauve Paris de la famine.	30
VI. — Amitié de Geneviève et de Clotilde. — Nouveaux miracles.	38
VII. — Mort de Geneviève.	44

LA BERGÈRE DE PIBRAC

I. — Miracle du Courbet.	50
II. — Naissance et enfance de Germaine.	53
III. — Education de Germaine.	57
IV. — Travaux de Germaine. — Ses vertus.	62
V. — Le saint sacrifice de la messe. — L'eucharis- tie.	67
VI. — Charité de Germaine. — Ses épreuves.	71
VII. — Miracle des fleurs. — Mort de Germaine.	77
VIII. — Révélation de la sainteté de Germaine.	88

BX

4659

.F8

A785

1896



LA BERGÈRE DE NANTERRE

I. — Naissance de Geneviève. — Saint Germain.

La plupart des auteurs qui ont écrit la vie de sainte Geneviève ne se sont pas accordés sur l'état de fortune et l'origine de sa famille; les uns la font naître de parents nobles et riches, les autres de pauvres cultivateurs. Il est certain que dans son enfance Geneviève garda les troupeaux, et cela confirme l'opinion qu'elle naquit dans une position modeste. En ces temps antiques, aux mœurs simples et pasto-

rales, les gens aisés même gardaient leurs troupeaux ou les faisaient garder par leurs fils ou leurs filles : c'est sans doute ainsi que Geneviève exerça l'état de bergère. Cette version est la plus vraisemblable : c'est la plus généralement adoptée. Nous avons toujours eu coutume de nous représenter Geneviève sa houlette en main; c'est ainsi que son souvenir, traversant les âges, est arrivé jusqu'à nous; c'est dans cette humble condition que Dieu s'est plu à glorifier l'ange protecteur de la France, la patronne de Paris.

Dieu a placé des saints dans toutes les conditions de la vie, pour nous montrer que la sainteté est de tous les états. Chacun reçoit une mission particulière dans le monde; humble ou sublime, il est tenu de la remplir. Dieu met à notre portée les grâces nécessaires à notre situation, et il nous récompensera dans le ciel selon que nous en aurons profité. Là, toute distinction humaine disparaît, et Dieu pose la couronne immortelle de gloire sur le front des bergers comme sur le front des rois.

En proposant à notre vénération des saints choisis dans toutes les conditions de la vie, Dieu nous donne un modèle et un encouragement. On comprend que les pauvres ne peuvent imiter les largesses des pieuses reines Clotilde et Elisabeth; mais qu'ils ouvrent cet admirable livre de la vie des Saints, qu'ils

contemplant ces immortelles figures des Vincent de Paul, des Geneviève et tant d'autres, et ils verront comment les plus pauvres mêmes peuvent pratiquer la grande vertu de la charité.

Le père de Geneviève se nommait Sévère et sa mère Géronce; ces noms indiquent qu'ils étaient d'origine gallo-romaine; ils exerçaient la profession d'agriculteurs.

Geneviève naquit au village de Nanterre, près Paris, vers l'an 423, sous le règne de Childéric. Les saints, dans le ciel, célébrèrent la naissance de cette créature privilégiée par des cantiques d'allégresse; les anges entourèrent son berceau, répandant sur sa jeune âme des flots d'innocence et de pureté. Les hommes, bornés dans leur vue, ne virent dans cette enfant qu'un être ordinaire, voué à la condition la plus vulgaire. Mais Dieu, dans son infinie sagesse, se plaît à confondre la présomption des hommes; parfois, il enlève violemment au monde ceux sur lesquels il fonde son appui, et lui laisse en retour ceux sur lesquels ils ne comptent pas.

Dès son enfance, Geneviève portait, empreint sur sa figure, un air particulier qui frappait les regards; sur son front candide semblait passer parfois un reflet de la gloire qui lui était réservée. De bonne heure, elle donna des preuves de la plus ardente piété; son esprit élevé et pénétrant lui montra dans

la religion la seule source des vraies joies et la véritable force pour supporter les épreuves inséparables de notre existence ; son âme, avide des choses du ciel, voulut se donner sans partage au divin époux vers lequel elle se sentait invinciblement attirée. Son père, homme plein de piété, désirait que sa fille se consacrat à Dieu en qualité de vierge, il eut bientôt la satisfaction de voir l'accomplissement de ses désirs.

Dans les Gaules, à cette époque, l'épiscopat était illustré par les plus saints évêques. Dignes successeurs des Apôtres, ils étaient les pères et les pasteurs des peuples, leur distribuant la parole de la vie éternelle et les secours nécessaires pour supporter les misères du temps ; ils soutenaient avec fermeté et indépendance les droits des opprimés, et donnaient aux puissants de la terre des leçons de sagesse et de miséricorde. Le souvenir de saint Hilaire, le courageux et éloquent évêque de Poitiers, était encore vivant ; on n'avait pas non plus oublié le vaillant guerrier de Pannonie, l'illustre Martin, depuis évêque de Tours, dont les miracles nombreux étendaient l'éclat de son nom jusqu'aux pays lointains. A l'époque présente, saint Loup occupait le siège de Troyes : sorti de ce monastère de Lérins qui donna tant d'évêques au monde et de saints à l'Eglise, il répandait autour de lui le charme

de ses vertus; et, un jour, sa parole, comme une digue infranchissable, s'opposera aux dévastations d'Attila, ce conquérant barbare. Saint Germain, évêque d'Auxerre, était également renommé pour sa sainteté et sa science; aussi, en voyant l'Angleterre désolée par l'hérésie de Pélage, les prélats des Gaules choisirent saint Loup et saint Germain pour les envoyer prêcher la vraie doctrine et ramener au bercail les brebis égarées.

Les deux saints partirent afin d'accomplir leur mission. Conduits par la main de Dieu, ils passèrent par Nanterre et s'y arrêterent quelques jours. A la nouvelle de leur arrivée, le peuple accourut en foule pour entendre leur parole et recevoir leur bénédiction. Geneviève, qui avait alors sept ans, s'y rendit avec son père et sa mère, et se mêla à ceux qui se pressaient autour des saints prélats.

Après quelques courtes et éloquentes paroles, saint Germain lève les mains pour bénir tout ce peuple réuni, quand tout à coup son regard distingue dans la foule une enfant dont l'expression, humble et recueillie, annonçait déjà une sainteté peu ordinaire. Inspiré de Dieu, il l'appelle par son nom, l'attire à lui, la bénit et s'adresse à ses parents :

— Est-ce là votre fille? leur dit-il.

— Oui, seigneur.

— Bénissez le ciel de vous avoir donné une

si précieuse enfant !... Sachez que les anges ont célébré sa naissance dans le ciel. Réjouissez-vous, car votre enfant sera grande devant le Seigneur, qui la destine à la sanctification de son peuple.

Puis, se tournant de nouveau vers Geneviève :

— Ma fille, dit-il, voulez-vous m'écouter ?

— Mon père, répond Geneviève, je ferai avec bonheur tout ce que vous m'ordonnerez.

— Eh bien ! ne voudriez-vous pas être au nombre des vierges consacrées au Seigneur, devenir une épouse de Jésus-Christ ?

— Soyez béni, mon père, de m'offrir ainsi ce que je désire le plus, c'est-à-dire de me donner entièrement à Dieu.

— Ayez courage, ma fille, vous serez exaucée dans vos vœux, et les grâces du Seigneur ne vous manqueront pas.

En disant ces paroles, le prélat leva les yeux au ciel, rendant grâce à Dieu et admirant sa bonté, qui se plaisait à répandre dans l'âme d'une petite enfant des faveurs si précieuses. Puis, prenant une médaille de cuivre qui portait l'image du Christ, il la remit à Geneviève en disant :

— Gardez ceci en mémoire de votre divin époux, et ne soyez jamais sensible aux vains ornements de la terre qui vous feraient perdre ceux que le ciel vous destine.



II. — Enfance de Geneviève. — Premier miracle.

Malgré son jeune âge, Geneviève avait compris la valeur et la gravité de ses engagements; elle s'appliqua donc uniquement à se rendre digne de son céleste époux. Fidèle et assidue à remplir tous ses devoirs, attentive aux inspirations de Dieu, elle faisait l'édification de tous ceux qui l'approchaient. Rien n'égalait sa ferveur et son recueillement lorsqu'elle assistait aux offices divins. L'âme de Geneviève planait toujours au-dessus de la terre; elle semblait converser familièrement

avec Dieu, et la prière était son occupation habituelle.

Les jours de fêtes religieuses étaient ses jours de joie; elle les célébrait avec le plus vif esprit de foi, et son bonheur était d'assister à tous les offices publics pour mêler sa voix à la prière commune. Dieu, qui formait avec soin son âme à la perfection, voulut l'éprouver dans la chose qui lui était le plus chère, et il permit que ce fût par ceux-là mêmes qu'elle aimait le mieux.

C'était un jour de fête solennelle; tout le monde se rendait à l'église pour assister à l'office. Géronce, par je ne sais quel coupable caprice, défendit à sa fille de l'accompagner, lui ordonnant de garder la maison ce jour-là.

Geneviève, désolée, employa en vain les prières et les larmes pour fléchir la volonté de sa mère.

— Ne dois-je pas, s'écriait-elle, me rendre à l'église pour obéir aux ordres du saint évêque! Si je néglige d'y aller, je perdrai le titre d'épouse de Jésus-Christ et mes droits à ses grâces et à ses récompenses.

Géronce entra alors dans une violente colère, et se retournant vers sa fille, elle lui donna un soufflet. Geneviève se releva sans murmurer, demandant pardon à Dieu d'avoir fait impatienter sa mère.

Mais la main du Seigneur s'appesantit sur

la mère coupable : subitement elle devint aveugle.

Le bruit d'un pareil fait se répandit rapidement dans le pays ; chacun redoubla de respect et d'admiration pour celle que Dieu protégeait d'une manière si visible. Geneviève ne pouvait se consoler du châtement infligé à sa mère; elle priaït continuellement pour obtenir sa guérison. Elle l'entoura de soins et d'attentions, lui inspira une pieuse résignation, et parvint du moins à adoucir un peu son malheur.

Géronce, étonnée de tant de vertu, réfléchissait aux paroles de l'évêque d'Auxerre, et reconnaissant la sainteté de sa fille, elle s'humiliait sous la main de Dieu qui l'avait frappée. Poussée par une inspiration secrète, elle résolut de recourir à Geneviève pour obtenir sa guérison.

Un matin, elle appela sa fille et lui dit :

— Geneviève, un secret sentiment me dit que si vous voulez intercéder Dieu pour moi, je recouvrerai la vue. Tenez, ma fille, ajoutez-elle, allez au puits, puisiez vous-même un peu d'eau et venez m'en laver les yeux.

La sainte obéit pour satisfaire au désir de sa mère, et revint bientôt avec de l'eau. Géronce lui ordonna de faire le signe de la croix sur cette eau; puis, elle en prit dans sa main et

se lava les yeux. Sa foi fut récompensée, la vue lui fut rendue.

Le souvenir de ce premier miracle se conserva longtemps dans la mémoire de ceux qui en furent les témoins; la fontaine où Geneviève puisa l'eau miraculeuse devint un lieu de vénération, et les malades y vinrent dans la suite demander la santé.

Geneviève s'efforçait de se soustraire aux égards dont on l'entourait; elle aimait la solitude et le silence; elle profitait de l'obligation où elle était de garder ses troupeaux pour se retirer dans la retraite.

C'est dans la solitude que Dieu parle à l'âme : c'est pourquoi les saints fuyaient la société des hommes comme une chose importune.

« Il y a une voix qui nous parle intérieurement et comme dans le fond de l'âme lorsque, fermant l'oreille au bruit des créatures, nous ne voulons plus écouter que Dieu seul, et que nous l'appelons en nous de toute l'ardeur de nos désirs. C'est cette voix qui, loin des hommes, ravissait au désert les Paul, les Antoine, les Pacôme, et leur révélait sans obscurité les secrets de la science divine; c'est cette voix qui instruit les saints, les enflamme, les console, les enivre, pour ainsi dire, d'une céleste douceur.



III. — Geneviève prend le voile des vierges. — Elle va à Paris.
Elle est persécutée. — Saint Germain la défend contre ses ennemis.

C'est peu de temps après ce premier miracle que Geneviève prit le voile des vierges. Elle se rendit à Chartres pour cette cérémonie; l'évêque Villicius, bien qu'il ne l'eût jamais vue, la distingua parmi les autres jeunes filles, venues pour le même motif, et lui assigna une place d'honneur.

« Geneviève reçut donc le voile noir, symbole de l'éternel renoncement aux choses humaines; et, dans la joie de son cœur, elle prononça le vœu qui lui donnait le Seigneur pour part et pour héritage. Ses désirs étaient

comblés, la prédiction de saint Germain accomplie, et, sentant qu'elle ne devait plus se servir des choses de la terre que comme autant d'échelons pour arriver au ciel, elle commença dès lors cette vie détachée et parfaite. qu'elle continua jusqu'à la fin de sa longue et laborieuse carrière.

» Les vierges consacrées à Dieu ne vivaient pas alors en communauté; retirées dans leurs familles, elles les édifiaient par des vertus d'autant plus méritoires qu'elles étaient plus exposées aux séductions; un vêtement de couleur sombre, une place particulière à l'église les distinguaient seuls des autres femmes; Geneviève se conforma à ces usages extérieurs, et vivant dans la maison de ses parents, elle tâcha d'imiter la vie pénitente de saint Germain, son père en Jésus-Christ; comme lui, elle se réduisit à ne manger que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi; encore ne mangeait-elle que du pain d'orge et des fèves qu'elle avait fait cuire deux ou trois semaines d'avance, et qu'elle faisait réchauffer. Elle ne buvait que de l'eau. Ses veilles étaient fréquentes et sa prière continuelle. Elle priaît toujours à genoux, souvent le visage contre terre, et Dieu avait donné à son cœur une abondante source de larmes, qui s'épanchait dans ses longues oraisons (1). »

(1) Madame Bourdon, *Sainte Geneviève*, p. 26.

Geneviève eut bientôt la douleur de perdre ses parents ; elle se rendit alors à Paris, où elle fut reçue avec joie par sa marraine, femme pleine de piété et de vertu. Peu après son arrivée dans cette ville, elle tomba dangereusement malade et fut bientôt réduite à une telle extrémité, qu'on la crut morte. Un peu de rougeur restait encore à ses joues ; par prudence, on retarda ses funérailles. Mais Dieu ne voulait pas ravir à la terre cette âme qu'il avait faite pour une si haute mission ; il l'attira un instant à lui et révéla à Geneviève les joies et les délices du ciel ; elle en remporta comme un avant-goût qui l'aida à supporter toutes les épreuves de sa longue existence. Après avoir entrevu ces célestes régions, elle revint à la vie ; mais de ces saintes extases où son âme fut plongée, de ces suaves visions dont son regard s'enivra, Geneviève sembla rapporter un don nouveau : celui de lire dans les plus secrets replis du cœur. Ce mérite, dont elle donna tant de preuves, lui attira beaucoup d'ennemis : ceux qui ne pouvaient se disculper devant elle entreprirent de la calomnier.

A toutes les odieuses manœuvres dirigées contre elle, la sainte ne répondit que par des larmes et des prières ferventes adressées à Dieu pour ses persécuteurs. Elle redoubla de bonnes œuvres et répondit par des bienfaits

aux douleurs dont on l'abreuvait. Elle se souvenait de la parole du divin Maître :

« Vous serez heureux lorsque les hommes » vous chargeront de malédictions et qu'ils » vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause » de moi. »

« On reprochait, en effet, à Geneviève, une perfection qu'on trouvait surhumaine et à laquelle ne pouvaient pas croire des hommes tout plongés dans la vie des sens, et on aimait mieux attribuer à la vierge du Seigneur des vices cachés que de reconnaître et d'honorer ses vertus évangéliques. Douleuruse épreuve pour cette âme sensible et généreuse. »

N'ayant que Dieu seul pour témoin de sa douleur, elle s'humiliait devant lui.

— Seigneur, s'écriait-elle dans ses larmes, je souffre violence, répondez pour moi.

Geneviève avait depuis longtemps conformé son âme aux exemples du divin Crucifié, aussi accepta-t-elle le calice d'amertume avec résignation et confiance. Dieu vit les souffrances et les vertus de sa servante. Il avait voulu la préparer, dans l'humiliation et la souffrance, à la mission glorieuse qu'il lui réservait ; il mit un terme à cette cruelle épreuve.

Le saint évêque que nous avons déjà vu apparaître guidant les premiers pas de Geneviève

dans les voies du ciel, lui fut encore envoyé comme un ange consolateur.

Germain d'Auxerre, revenant de la Grande-Bretagne, passa par Paris. A son arrivée, l'évêque s'empresse de demander des nouvelles de la sainte aux habitants accourus au-devant de lui. Entendant les accusations portées contre Geneviève, il en est indigné et veut confondre les calomniateurs. Il offre à plusieurs d'entre eux de l'accompagner ; et, suivi d'une foule nombreuse de curieux, il arrive à l'improviste dans la retraite de la sainte. Là, il se met en prière comme dans un lieu sanctifié ; puis, se relevant, il s'adresse au peuple et lui reproche sa coupable conduite envers Geneviève. Il montre le pain noir dont elle se nourrit, le pavé mouillé de ses larmes ; il raconte son enfance humble et pieuse, ses bonnes œuvres cachées, prouve enfin d'une manière éclatante l'innocence de sa fille privilégiée. Les paroles émues et éloqu岸tes du saint évêque touchent les auditeurs. Les méchants sont confondus et les faibles qui s'étaient laissés entraîner et tromper, promirent à Germain de protéger Geneviève à l'avenir.

L'évêque d'Auxerre, heureux d'avoir rétabli la réputation de sa fille spirituelle, quitta Paris pour retourner dans sa ville épiscopale.

(1) Madame Bourdon, *Sainte Geneviève*, p. 31.



IV. — Invasion d'Attila. — Paris sauvé par Geneviève.

Quatre-vingts ans avant ces événements, des hordes innombrables et farouches dont le nom est resté comme un lugubre souvenir dans les nations, les Huns, s'élançaient des extrémités de la Tartarie, broyant les empires, brûlant, saccageant les villes, portant partout le fer et le feu. Des peuples belliqueux, des princes vaillants essayèrent de s'opposer à ce flot dévastateur, ils furent vaincus et foulés aux pieds par ces conquérants sauvages. Ni les torrents, ni les montagnes n'arrêtaient leur marche foudroyante; le monde entier

semblait devoir devenir leur proie. La terre paraissait être vouée à la destruction : la famine et la peste achevaient de détruire le reste des populations. « Il y avait, disent Salvien et saint Jérôme, des cités pleines de cadavres, n'ayant d'autres habitants que des oiseaux de proie; les animaux même disparaissaient; le sol se couvrait de ronces et de forêts. La Gaule avait été dévastée comme si l'Océan eût passé sur elle; l'Afrique était dévorée jusqu'aux entrailles; l'incendie avait balayé la Bretagne comme d'une langue de feu (1). »

Or, en ce temps, Attila, après avoir fait trembler les nations du Midi, avait envahi les Gaules. Ce prince était animé d'une ambition sans bornes; il se croyait envoyé du ciel pour châtier les peuples, et lui-même se nommait *le fléau de Dieu*. Son armée comptait sept cent mille combattants, et son ardeur, pour le carnage et la destruction, était telle qu'il avait coutume de dire *que l'herbe ne croissait plus où son cheval avait passé*.

« Quand l'armée de ce roi barbare faisait halte, raconte un historien, son camp couvrait l'espace de trois villes entières : un roi captif veillait à la tente de chacun de ses généraux; dédaigneux des richesses qu'il avait amassées, Attila repoussait les mets délicats que

(1) Sahran, *De Gubern. Dei*, lib. vi. — S. Thieron, *ad Sophon*.

les courtisans lui offraient dans des vases d'or et d'argent; le barbare préférait des chairs saignante dans des assiettes de bois. On raconte que lorsqu'il sortit de sa patrie pour ravager les pays inconnus, une biche mystérieuse lui indiqua le chemin. D'abord il passa comme un torrent sur l'empire d'Orient, traversa l'Italie, puis toute cette terre qui est aujourd'hui la France. Sur son passage, chaque jour, le sang rougissait la terre; chaque nuit, l'incendie rougissait le ciel; les enfants étaient suspendus aux arbres par le nerf de la cuisse, et abandonnés vivants aux oiseaux de proie; les jeunes filles étaient étendues au travers des ornières, et on faisait passer sur leur corps des chariots pesamment chargés; les vieillards étaient attachés au cou des chevaux, et les coursiers aigüillonnés les emportaient avec eux. Cinq cents villes brûlées marquaient déjà le passage du roi des Huns, lorsque son armée approcha de Paris, qu'on appelait alors Lutèce. »

La moitié de la Gaule avait déjà été dévastée. Metz était détruite : une seule petite chapelle dédiée à saint Etienne restait seule comme pour dire aux passants effrayés : « Ici fut Metz. » Troyes allait subir le même sort, elle fut sauvée grâce au dévouement de son évêque. Saint Loup essaya le premier, près du terrible chef de l'armée ennemie, non d'ar-

rêter sa course, mais de le fléchir, et de l'adoucir, s'il était possible.

— Venez, prince, lui dit-il, vous qui êtes le fléau de mon Dieu, vous qui portez partout ses foudres et ses colères, entrez dans votre ville. Il est bien juste de vous céder et de vous craindre, puisque vous êtes l'envoyé du Tout-Puissant, le ministre de sa colère et l'instrument de sa vengeance.

C'était là un pieux artifice pour modérer la fureur du tyran. Il était réservé à la vierge de Nanterre de le vaincre tout à fait.

Les barbares, poursuivant leur marche, descendaient la Seine et arrivaient devant Lutèce. A leur approche, les Parisiens, remplis d'effroi, veulent déserrer leurs remparts et fuir dans une ville mieux fortifiée. Sainte Geneviève calme leurs craintes, les exhorte à la confiance et leur promet au nom de Dieu, qui commande aux conquérants, qu'ils seront sauvés s'ils ont recours à la prière et à la pénitence. Elle réunit les femmes et s'enferme avec elles dans une église pour prier, afin de désarmer la colère divine. Mais les hommes refusaient de croire aux paroles de la sainte et continuaient à s'enfuir emportant avec eux leurs richesses.

Voyant que rien ne pouvait arrêter leur folle terreur, Geneviève leur annonce de la part de Dieu que les villes où ils se retireraient seraient détruites.

Quelques-uns de ces hommes, toujours disposés à se porter à tous les excès, irrités de se voir entravés dans leur fuite, tournent leur rage contre la sainte. Les uns conseillent de jeter dans la Seine la fausse prophétesse, les autres veulent la lapider; Geneviève, au milieu de ces dangers, reste calme, priant Dieu de la secourir. Ce fut encore saint Germain qui la sauva de ce péril, non plus par l'ascendant de ses paroles, mais par le souvenir de ses vertus.

En rentrant de la Grande-Bretagne, l'évêque, toujours plein de zèle et de charité, s'était rendu à Ravenne, près de l'empereur Valentinien, pour plaider la cause des peuples de l'Armorique opprimés par les lieutenants de César. La renommée de ses vertus l'avait précédé et il se vit accueilli avec les plus grands honneurs. L'empereur Valentinien et sa mère Placidie lui accordèrent tout ce qu'il demanda; cette princesse voulant prouver à l'évêque l'estime qu'elle avait pour sa personne, lui fit porter, dans des vases d'argent, des mets délicats, mais d'où la viande était exclue.

Germain, en retour, envoya à l'impératrice un pain d'orge sur une assiette de bois; Placidie reçut avec joie cet éloquent présent, qu'elle fit enchâsser dans l'or, et dont le contact opéra des miracles.

Au moment de partir pour rentrer au milieu

de son troupeau, l'évêque se trouva dangereusement malade. Placidie le servit à genoux, et voyant que la maladie ne laissait plus aucun espoir, elle supplia le saint de permettre que son corps restât à Ravenne. Germain s'y refusa et ordonna que ses restes fussent transportés dans sa ville épiscopale. Il fit appeler un prêtre, nommé Sédulius, lui donna ses dernières instructions, lui remit des eulogies (1) pour porter à Geneviève, sa fille spirituelle, et rendit son âme au Seigneur.

Les prêtres et les fidèles se partagèrent ses vêtements; Placidie fit embaumer le corps; on le plaça dans un cercueil de cyprès; et, suivant les volontés du saint évêque, le cortège funèbre se dirigea vers la Gaule.

Ce fut une véritable marche triomphale; les peuples accouraient en foule au-devant du corps, cherchant à s'approcher pour toucher les saintes reliques du prélat.

Au bout de cinquante jours, le cortège arriva à Auxerre, et Germain fut déposé dans le tombeau qu'il avait choisi au milieu des populations qu'il avait aimées et secourues.

Le prêtre Sédulius tarda un peu à s'acquitter de sa commission pour Geneviève.

Il alla enfin à Paris pour la voir, et il arriva

(1) Les eulogies étaient des pains bénits que les évêques s'envoyaient les uns les autres en signe d'union.

au milieu des scènes d'effroi et de colère que nous avons décrites. Voyant le danger que courait la sainte, il essaya de calmer le peuple.

« Que reprochez-vous à Geneviève? leur dit-il. Avez-vous oublié tout ce qu'elle a fait pour vous? Et parce qu'elle veut vous préserver de la honte et de la mort, vous voulez attenter à sa vie? Insensés que vous êtes! Souvenez-vous de ce que vous a dit l'illustre Germain d'Auxerre, et pour vous prouver combien il estimait l'innocence et la sainteté de celle que vous persécutez, voyez, voilà les eulogies qu'en mourant il m'a chargé de lui remettre. »

A ces mots, les esprits s'apaisèrent; le pieux souvenir de Germain triompha de ces hommes irrités; ils craignirent d'encourir la vengeance de Dieu en le repoussant : Geneviève fut sauvée et justifiée.

La sainte continua donc à prier, et parvint à faire rentrer un peu d'espoir dans les cœurs.

Attila était arrivé sous les murs de Paris; son innombrable armée couvrait les plaines et les coteaux environnants; les habitants, en face de cette épouvantable invasion, ne songeaient plus qu'à mourir, murmurant encore contre Geneviève, qui leur avait promis le salut.

Mais Dieu voulut ratifier l'engagement de sa fidèle servante, et les Huns, repoussés par la main qui dirige à son gré la marche des conquérants, changèrent tout à coup de direction et abandonnèrent Paris.

Les paroles, les prières, les menaces au nom d'un Dieu vengeur que la sainte employa tour à tour pour fléchir Attila, portèrent le trouble dans son âme, et dès ce jour, il perdit cette fureur qui était son principal courage.

Dieu se sert des petits et des faibles pour combattre les forts; pour sauver son peuple des horreurs de la servitude et du joug étranger, il s'est souvent servi de la main d'une femme; et c'est dans la position la plus obscure, la plus ignorée qu'il a choisi ces humbles vierges dont il arma le bras d'une force surnaturelle.

A la fureur des guerriers et à l'orgueil des conquérants, il opposa la faiblesse d'une jeune fille et l'humilité d'une bergère.

A cette époque, la Gaule était déchirée et à demi détruite par ces farouches barbares, et le plus terrible d'entre eux, le sauvage Attila, à qui rien ne résistait, vint heurter son glaive contre la houlette de Geneviève.

Bien des siècles après, la France gémissait sous la domination des Anglais : une autre bergère, la vierge de Domremy, fait reculer l'étranger et délivre notre pays.

Attila repoussé de Paris s'avance sur Orléans, qui lui barrait le passage de la Loire, et essaie de s'emparer de la ville avant que l'armée d'Aétius puisse jeter du secours dans la place. Là encore il est arrêté par le courage et le dévouement chrétien; l'évêque saint Aignan, s'inspirant de ce patriotisme qui plus tard enflamma Jeanne d'Arc, entreprend d'arrêter Attila. Son pieux enthousiasme anime le courage des habitants. il leur promet la délivrance; il leur annonce le secours de Dieu.

Veillant à toute heure sur les remparts, sa présence excite les assiégés et les remplit d'une ardeur invincible; en vain les murs tombés ne défendent presque plus la ville, l'évêque soutient encore la résistance.

— Ayez confiance en Dieu, répète sans cesse Aignan, priez, nous serons secourus.

Mais l'attaque redouble de vigueur, et le découragement commence à s'emparer du cœur des assiégés.

— Allez sur les remparts et regardez au loin, dit alors l'évêque à ceux qui l'entourent.

Les messagers reviennent bientôt.

— Seigneur, disent-ils, nous n'avons rien vu.

— Attendons et prions, répond l'évêque.

Peu après, il envoie de nouveau.

— Seigneur, disent les messagers à leur retour, nous n'avons rien vu que l'armée en-

nemie qui nous presse de toutes parts et va bientôt pénétrer dans nos murs.

— Prions encore, répond l'évêque, prions avec foi et nous serons sauvés.

Tout à coup un homme arrive en toute hâte annoncer au prélat qu'un petit nuage apparaît à l'horizon.

— C'est le secours de Dieu ! s'écrie Aiguan.

Ce secours, c'était l'armée d'Aétius et de Théoderic, unie à celle de Mérovée et de Gondicaire, roi des Burgondes, c'est-à-dire tous les peuples de la Gaule, pour écraser leur vainqueur.

Attila est contraint de lever le siège, et se replie jusque dans les plaines catalauniques qui s'étendent entre Méry et Châlons-sur-Marne.

Là se livra cette sanglante bataille où les hordes barbares furent vaincues par les légions italiennes fondues dans les nombreuses phalanges des Visigoths, des Burgondes et des Francs, guidés par leur illustre chef.

C'était la civilisation luttant contre la barbarie et l'écrasant pour longtemps. Attila, triste, découragé de ses récents échecs, poursuivi de pressentiments lugubres, ne retrouvait plus son ancienne ardeur ; en vain il excita son armée au combat, un trouble étrange s'y répandit, et le *fléau de Dieu* fut brisé comme un instrument devenu inutile.



V — Vertus et miracles de Geneviève. — Elle sauve
Paris de la famine.

Cependant les habitants de Paris étaient pleins de reconnaissance et de vénération pour leur libératrice, mais toutes ces marques d'estime, loin d'inspirer à Geneviève une légitime satisfaction, ne servaient qu'à augmenter son humilité et sa foi en Dieu, à qui elle reportait toute la gloire de ce prodige.

Selon Bourdaloue, l'un de ses plus éloquents panégyristes, un amour divin et une sorte d'inspiration céleste se peignaient dans ses yeux et révélaient en elle un être surnaturel : combien de fois, tandis que les filles de Lutèce,

le front paré de roses champêtres et s'abandonnant aux plaisirs de leur âge, dansaient en cercle dans la forêt qui couvre les ruines du temple d'Isis, on vit Geneviève, jeune comme elles, pénétrer dans la prison obscure ou dans l'hospice infect pour consoler ou pour guérir. Il n'est point de souffrance qui ne cédât à l'efficacité de ses prières. « Tandis que le chrétien voyait en elle l'épouse du Seigneur, l'idolâtrie l'appelait le génie de l'espérance (1). »

La vie de Geneviève était partagée entre la prière et les bonnes œuvres. Dieu n'a pas voulu que la sainteté fût inutile au monde, et les saints ont toujours été les bienfaiteurs de l'humanité. Le temps de la prière n'est pas un temps perdu ; les gens du monde se trompent fortement en croyant que le temps consacré à Dieu ou au soin de l'âme nuit à l'accomplissement des autres devoirs. Loin de là : la prière, au contraire, donne des forces nouvelles pour accomplir les plus pénibles obligations. Qui pourrait dire que le temps des repas est un temps perdu pour le travail ? Si le corps ne prenait point de nourriture, il perdrait la force qui le fait agir : il en est ainsi de l'âme.

La piété de Geneviève était toujours agissante ; jamais elle ne prenait un moment de

(1) Mézeray, HISTOIRE DE FRANCE.

repos tant qu'il lui restait un malade à soigner, un pauvre à secourir. Sa charité était connue de tous; on s'adressait toujours à elle, bien sûr de n'être pas repoussé; partout où elle passait, elle répandait des aumônes et des consolations. Au milieu du monde, elle menait la vie austère et mortifiée d'un solitaire. Nous avons déjà parlé de ses jeûnes et de ses mortifications; jusqu'à l'âge de cinquante ans, elle continua ce genre de vie; alors, pour obéir aux évêques ses directeurs, pour qui elle eut toujours le plus grand respect, elle fit usage d'un peu de lait et de poisson. Ce jeûne si rigoureux était accompagné d'une prière presque continuelle. Elle passait en oraison la nuit du samedi au dimanche, pour se préparer à célébrer dignement le jour du Seigneur. Pour se disposer à la fête de Pâques, elle se retirait dans la retraite depuis le jour de l'Épiphanie jusqu'au Jeudi-Saint. La charité seule l'arrachait à sa solitude; alors, elle entreprenait de longs voyages pour répondre aux vœux des populations qui l'appelaient.

Avec le don de prophétie, Geneviève avait reçu du ciel le don des miracles : sa vie entière en fut remplie, il serait trop long de les rapporter tous. Les malades touchés par elle revenaient subitement à la santé; les affaires les plus délicates s'arrangeaient dès que la sainte voulait bien s'en occuper : aussi, de

tous côtés on arrivait vers elle pour solliciter ses conseils et ses prières.

Le roi Childéric lui-même avait la plus grande vénération pour elle et ne sut jamais lui rien refuser.

Ce n'était pas seulement en France que s'étendait la réputation de la sainte, les personnages les plus éminents des contrées lointaines s'enquéraient de ses nouvelles. Saint Siméon Stylite, son contemporain, demandait toujours aux voyageurs qui venaient des Gaules : « Comment se porte notre chère sainte, la digne épouse de Jésus-Christ? » Geneviève avait une très grande dévotion à saint Denis, le premier apôtre martyr de la Gaule; elle aimait à aller prier au village de *Cathœul*, près du tombeau du saint. Elle désirait vivement lui élever une église, mais les difficultés étaient grandes; elle en parla aux prêtres de l'endroit; ceux-ci déclarèrent ne pas avoir les ressources nécessaires, puisqu'ils vivaient de la charité publique.

— Eh bien ! répliqua la sainte, qui parut tout à coup saisie d'une inspiration divine, que l'un de vous, mes vénérables pères en Jésus-Christ, se rende aussitôt sur le pont de la ville et me rapporte ce qu'il aura entendu.

Un des prêtres s'étant rendu à l'endroit indiqué, entendit deux hommes qui se racontaient la découverte de deux fours à chaux et

d'une excellente carrière de pierres. Il revint rendre compte à la sainte de ce qu'il avait entendu.

— Vous le voyez, s'écria alors Geneviève, Dieu favorise mon dessein. Courage donc, ô mes pères, excitez le zèle du peuple, et que bientôt un temple digne de lui s'élève au saint martyr à qui nous devons l'établissement de notre sainte religion en ce pays.

Les gens du peuple répondirent par des acclamations, et bientôt l'édifice s'éleva. Durant les travaux, auxquels tous les habitants prenaient part, Geneviève encourageait tout le monde par sa présence et ses conseils. Un jour le prêtre, chargé de la direction des travaux, vint dire à Geneviève que les rafraîchissements qu'on distribuait aux ouvriers venaient de manquer; il la pria de se rendre près d'eux pour les engager à attendre qu'il en soit arrivé d'autres. Geneviève prit le vase où l'on avait l'habitude de déposer la boisson, s'agenouilla et adressa à Dieu une fervente prière; puis, elle fit le signe de la croix sur le vase, qui se trouva aussitôt rempli d'une boisson salubre, et cette boisson se multiplia jusqu'à ce que tous les ouvriers en eussent reçu.

Une fois, qu'elle se rendait à Saint-Denis vers les dernières heures de la nuit, Geneviève vit s'éteindre le flambeau qu'elle portait pour éclairer sa marche. Ses compagnes, effrayées

de l'obscurité, voulaient s'en retourner, lorsque Geneviève commanda à la lumière de renaître, et son vœu fut satisfait.

Pendant le siège de Paris par Clovis, les habitants furent encore sauvés de la famine par Geneviève. Trompant la vigilance des ennemis, la sainte, émue des souffrances de ses concitoyens, s'embarque, remonte la Seine jusqu'à Arcis-sur-Aube, dirigeant elle-même les bateliers qu'elle avait réunis pour rapporter dans la ville assiégée les secours nécessaires à son salut.

Sur son passage, elle guérissait les malades et les aveugles par la puissance de sa prière et le signe de la croix ; en échange des secours qu'on s'empressait de lui apporter pour ses concitoyens malheureux, la sainte distribuait les grâces surnaturelles dont le Seigneur l'avait faite dépositaire.

Au retour de ce voyage, qui fut un continuel miracle à cause des difficultés sans nombre qu'il présentait, un épouvantable orage survint tout à coup et menaça de couler à fond toutes les embarcations chargées de blé. Les mariniers étaient remplis d'effroi, tandis que Geneviève, calme, sereine, les encourageait et souriait de leur frayeur. Elle s'agenouilla et récita une prière ; soudain, les flots s'apaisèrent, les barques entrèrent sans danger dans

le port, et les pauvres habitants de Lutèce furent secourus.

Geneviève s'occupa aussitôt à distribuer les vivres qu'elle avait apportés. Aux uns, elle donnait du blé, aux plus pauvres et aux plus affamés du pain, et elle éprouvait une telle angoisse de cœur en entendant quelqu'un se plaindre de la faim, qu'elle allait chercher au four les pains que ses compagnons avaient fait cuire pour l'usage de leur maison. Les vierges s'inquiétaient alors, mais la joie et la confiance renaissaient en leur âme, quand elles entendaient les pauvres vanter la charité de Geneviève et montrer les pains frais qu'elle venait de leur donner. Lorsqu'elle distribuait ses dons, Geneviève semblait rayonnante de joie ; ses yeux se remplissaient de douces larmes, et l'on voyait que cette âme céleste, après avoir renoncé à tout, goûtait encore une félicité secrète dans le bonheur des autres.

» Le blocus de la ville durait depuis quatre mois, lorsque Clovis reçut la nouvelle d'une invasion, faite par les Tongriens ou Tongres, sur le territoire des Francs-Saliens. Ces Tongres, qui sont maintenant les habitants du pays de Liège, étaient chrétiens et par conséquent amis des habitants de Paris ; ils voulaient, par leur brusque entreprise, faire diversion et forcer le roi des Francs à lever le siège. Clovis les attaqua avec sa vigueur habituelle,

les battit en plusieurs rencontres, s'empara de la ville de Tongres (an 491), joignit ce nouvel Etat à ses conquêtes, et revint vers Paris, qu'il continua à resserrer étroitement. Mais Paris, la ville des Denis et des Eleuthère; Paris, depuis si longtemps chrétienne, ne voulait pas reconnaître un maître païen; et, en voyant les qualités de Clovis, ses vertus militaires, la générosité qui éclatait souvent en ses actions, toute l'Eglise des Gaules formait des vœux, afin que le fier Sicambre, courbât la tête sous le joug de Jésus-Christ. Geneviève priait avec ardeur, affligée par les maux de ses concitoyens, par ceux de la sainte Eglise, que désolait alors l'hérésie d'Arius, les irruptions des barbares et les guerres sanglantes des peuples chrétiens (1). »

On sait comment les prières de Geneviève furent exaucées. Dieu préparait alors dans la retraite la femme admirable que, dans sa miséricordieuse bonté, il voulait donner pour épouse à Clovis et pour reine à la France.

(1) Madame Bourdon, *Sainte Geneviève*, p. 65.



VI — Amitié de Geneviève et de Clotilde. — Nouveaux miracles.

Les nombreux miracles de notre sainte attirèrent à Paris beaucoup de fidèles. Frumivius, avocat de la ville de Meaux, sourd et boiteux depuis quatre ans, vint se recommander aux prières de Geneviève, qui obtint sa guérison.

Appelée par les populations voisines, la sainte se décida à entreprendre plusieurs voyages qui furent encore signalés par des miracles constants.

Se trouvant un jour à Orléans, Geneviève voulut réconcilier un domestique avec son

maître, mais ce dernier s'y refusant avec orgueil, la sainte lui dit :

— Si vous méprisez ma prière, sachez que Jésus-Christ vous punira.

Cet homme étant retourné chez lui, fut saisi subitement d'une fièvre ardente, il fit demander à Geneviève de venir le voir. Elle s'y rendit, et le trouva dans la plus grande agitation.

— Priez Dieu pour moi, s'écria-t-il, afin qu'il me pardonne de vous avoir désobéi et qu'il m'accorde ma guérison ; je consens volontiers à revoir mon domestique.

Geneviève se mit en prière, fit sur lui le signe de la croix, et il fut complètement guéri.

Comme on le sait, la sainte reine Clotilde fut la contemporaine de Geneviève, et une étroite amitié se forma entre l'illustre princesse et l'humble bergère, élevée par sa vertu au premier rang dans l'estime de tous. « Nées dans des conditions différentes, les deux saintes paraissaient cependant faites l'une pour l'autre. Clotilde, élevée comme une captive, dans des splendeurs auxquelles elle était demeurée étrangère, avait appris de bonne heure à modérer la fierté naturelle aux barbares ; le malheur avait trempé son âme de fermeté, la religion l'avait revêtue de douceur. Geneviève avait appris à l'école de Jésus-Christ à dédaigner le monde et ses attraits, et à n'estimer

que les biens éternels ; l'âme de la pauvre bergère, nourrie des suc de l'Évangile, avait acquis une grandeur vraiment royale et chrétienne ; toutes deux désiraient, avant toute chose, la gloire de Dieu et le salut des hommes, et d'un commun accord elles s'efforçaient de répandre et de fortifier la vraie foi, de faire connaître à tous le Dieu qu'elles servaient, et de prouver surtout par la charité l'excellence de la loi nouvelle que le Seigneur avait apportée à la terre.

» Clovis partageait les sentiments de son épouse ; loin de paraître offensé de la part active qu'avait prise Geneviève à la résistance de Paris et des secours qu'elle avait procuré à la ville, il rendait au contraire à son courage et à sa vertu les hommages qu'ils méritaient. Il se souvenait d'ailleurs de la vénération que Childéric, son père, avait témoignée à la vierge ; et, comme lui, il se plaisait à exaucer ses pieuses demandes »

Geneviève, par ses prières, et unie à la pieuse reine Clotilde et à saint Remy, contribua puissamment à la conversion de Clovis ; elle lui concilia l'esprit des peuples chrétiens, et quand le roi franc eut courbé la tête sous le sceptre de l'Évangile, c'est Geneviève qui eut l'honneur d'ouvrir la capitale de la France au premier roi chrétien.

La paix régna enfin dans la Gaule, et Gene-

viève en profita pour accomplir un pèlerinage au tombeau de saint Martin de Tours, pour qui elle ressentait la plus vive dévotion. Le Saint-Esprit lui avait révélé que saint Martin et saint Denis étaient les deux protecteurs de la France.

En passant par Orléans, elle s'arrêta pour prier sur la tombe de saint Aignan, le glorieux évêque qui avait sauvé sa ville épiscopale des fureurs d'Attila. La réputation de sainteté de Geneviève l'avait devancée dans cette ville; aussi vit-elle accourir au-devant d'elle une pauvre femme, nommée Fraterne, dont la fille, atteinte d'une maladie mortelle, touchait presque à l'agonie. Cette femme, animée d'une foi très vive, avait quitté sa maison pour venir se jeter aux pieds de la sainte.

— Si vous le vouliez, s'écriait-elle, ma fille serait guérie; venez avec moi, votre présence la rendra à la santé.

La sainte lui répondit avec modestie :

— Il n'est pas besoin de ma présence : vous avez eu confiance en Dieu, et déjà il vous a exaucée. Retournez à votre demeure, votre fille est en pleine santé. Déjà elle bénit le Seigneur; allez, et joignez-vous à elle.

La sainte rentra dans l'église et la mère, transportée de joie, ne doutant pas des paroles de Geneviève, courut en toute hâte vers sa

maison. Elle trouva sa fille parfaitement guérie et venant à sa rencontre.

Le peuple, témoin de ce miracle, fit éclater son enthousiasme et rendit grâce au Dieu tout-puissant.

Un jour, Geneviève était dans les environs de Meaux, au milieu de cultivateurs qu'elle encourageait par ses pieuses paroles, quand le ciel se couvrit tout à coup de nuages menaçants, et le temps jusqu'alors si beau se chargea au point de faire craindre un violent orage. Les moissonneurs se désolaient à la pensée de voir leurs récoltes anéanties.

— Pourquoi craignez-vous? leur dit la sainte, priez plutôt Dieu avec moi.

Geneviève s'agenouilla, et tous l'imitèrent. La prière était à peine achevée, les nuages se dispersèrent, le soleil reparut, et l'espérance revint au cœur des moissonneurs.

Ce miracle a fait l'objet d'un fort beau tableau qui est placé dans l'église Saint-Etienne-du-Mont, à Paris.

A Meaux, un homme qui avait le bras perclus et desséché; jusqu'au coude, vint supplier Geneviève de le guérir; elle le toucha, fit le signe de la croix, et le bras redevint flexible comme autrefois.

Il serait trop long de faire ici le récit de tous les miracles accomplis par sainte Geneviève;

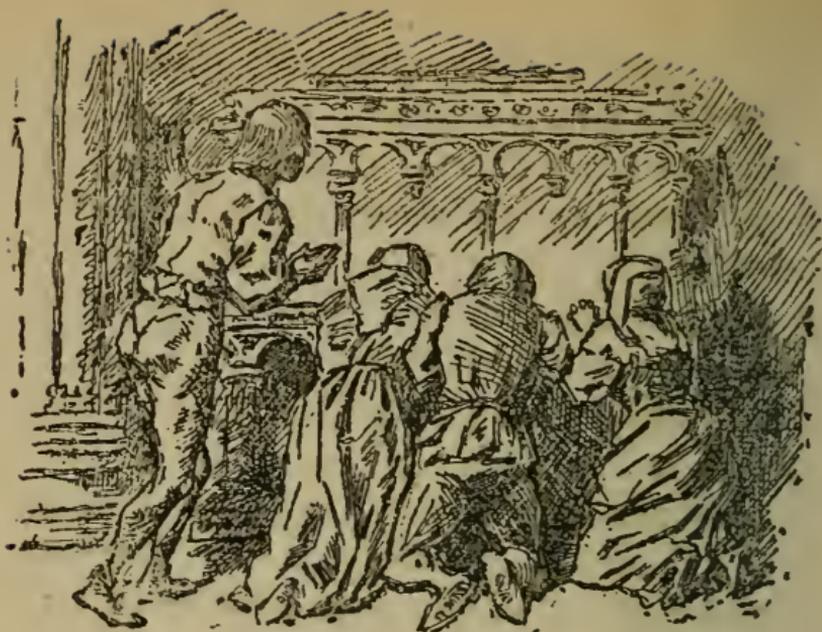
sa vie entière en fut remplie; nous n'avons pu qu'en citer quelques-uns.

Après avoir fait d'une manière si merveilleuse élever une église aux saints apôtres de la ville de Paris, Geneviève désirait consacrer aussi un monument aux apôtres saint Pierre et saint Paul. La reine Clotilde partageait son désir, et toutes deux obtinrent de Clovis l'érection de la basilique.

Les fondements de la nouvelle église furent posés non loin du palais habité par Clovis. La tradition raconte qu'un jour Clotilde, se promenant près de ce palais avec son époux, et le pressant de faire élever ce monument, le roi saisit sa hache d'armes à sa ceinture et la jeta au loin en disant :

« Que l'église en l'honneur des saints apôtres s'élève sur tout l'espace mesuré par ma hache, et que Dieu me ramène sain et sauf de l'expédition que j'entreprends. »

C'est dans cette église que fut enterré Clovis, le premier roi chrétien, ainsi que sa sainte épouse. La vénération du peuple voulut qu'on y déposât aussi le corps de Geneviève. Là, reposèrent ces trois pieux et illustres personnages, unis dans une même foi et une sainte amitié; ils furent les fondateurs de la France chrétienne, de ce beau royaume choisi par Dieu pour être le soutien et le défenseur de son Eglise.



VII. — Mort de Geneviève.

Geneviève touchait à la fin de sa longue carrière, et elle ne cessait de remercier Dieu, qui lui avait donné, au milieu de tant d'épreuves, la grâce insigne de contribuer au triomphe de la vraie foi. Sa mission était accomplie; et, comme l'exilé, elle soupirait après les joies de la patrie; cependant sa soumission envers Dieu était si grande, son dévouement envers ses frères était si fort, qu'elle ne refusait pas de vivre encore si sa vie pouvait être utile. Malgré son âge avancé, elle ne cessait d'accomplir ses œuvres de charité. Faire le

bien fut toute la joie de son cœur et l'occupation de sa vie ; jamais un pauvre ou un affligé ne recourut à elle sans éprouver les effets de sa bienveillance.

Geneviève avait, depuis longtemps, réuni près d'elle quelques vierges qui partageaient son genre de vie, imitaient ses vertus et recevaient avec bonheur ses sages instructions. Dans leur douce intimité, la sainte goûta souvent de pures et vives jouissances, et trouva là des consolations au milieu des persécutions fréquentes dont elle fut l'objet. Dieu, qui lui avait accordé des grâces merveilleuses, ne voulait pas qu'elle en recueillît la gloire sur la terre ; et pour éprouver sa sainteté, il multiplia pour elle, à dessein, les injustices des hommes.

La vie humaine n'est qu'une longue et pénible épreuve ; nous sommes tous condamnés à arroser de nos larmes le chemin que nous parcourons en ce monde, et les saints plus que tous les autres ont été éprouvés par la souffrance ; si Dieu les inondait parfois de suaves délices, c'était pour les mieux préparer à supporter leurs épreuves.

« Contempler Dieu et l'aimer, le contempler et l'aimer encore, voilà le ciel. L'âme ici-bas en reçoit quelquefois un avant-goût. Alors, élevée au-dessus d'elle-même, elle se sent pleine d'ardeur ; et, enivrée de joie, elle dit : *N*

nous est bon d'être ici (1). Mais bientôt arrive le temps de l'épreuve : il faut descendre du Thabor et marcher dans le chemin de la croix. Heureuse l'âme qui, dans le dénûment, l'aridité, les souffrances, demeure en paix, sans se laisser abattre et sans murmurer ; qui, fidèle à Jésus mourant, le suit avec courage sur le Calvaire, et après avoir partagé le banquet de l'époux, prête à partager son sacrifice, s'écrie comme un des apôtres : *Et nous aussi, allons et mourons avec lui* (2). »

Il en fut ainsi pour Geneviève ; elle se désaltéra aux sources divines, mais elle ne recula jamais devant les épreuves et les tribulations de toutes sortes dont sa vie fut remplie. Aussi, quand Dieu l'eut rappelée à lui, il transforma en rayons lumineux toutes les épines de sa couronne, et la combla d'honneurs et de gloire.

Le moment était venu pour Geneviève d'aller recevoir la récompense de ses œuvres et de ses vertus ; elle sentait la mort approcher, et elle s'y préparait par un redoublement de prière. Elle l'attendit calme, souriante ; sa vie avait été bien remplie, elle pouvait dire comme l'Apôtre : *Père céleste, j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire* (3). Que pou-

(1) Matth., xvii, 4.

(2) Rom., ix, 23. — Lammenais, *Imit. de J.-C.*, chap. li, liv. III, p. 326.

(3) Joann. xviii, 4.

vait-elle craindre, en effet? La mort n'était pour Geneviève que la fin de son exil, le moment fortuné qui devait la réunir à Jésus-Christ qu'elle avait tant aimé! elle voyait finir les misères de la vie, elle entrevoyait déjà les célestes demeures; aussi son âme se détacha-t-elle de son corps comme par un suprême et dernier élan d'amour, et s'élança au sein des béatitudes célestes, de l'éternel amour, de l'infini!...

Geneviève était âgée de quatre-vingt-neuf ans; c'était le troisième jour de janvier de l'an 512; son corps fut enterré au pied du tombeau de Clovis, dans la basilique qu'elle avait fait construire aux saints apôtres, et qui bientôt porta le nom de la bienfaitrice de la France.

La vénération des Parisiens, pour celle qui fut pendant plus de soixante-dix ans leur protectrice et leur ange tutélaire, redoubla à sa mort. Le peuple courut en foule à ses funérailles, montrant par sa douleur et ses larmes la perte immense qu'il avait faite.

Le tombeau de Geneviève devint un lieu de pèlerinage, et de nombreux miracles y furent obtenus. Les Parisiens continuaient à considérer la sainte comme leur avocate près de Dieu, et allaient à son tombeau solliciter son intercession: elle ne leur fit jamais défaut. Du haut du ciel, la vierge de Nanterre veillait sur

cette ville qu'elle avait tant aimée; et, elle manifesta en maintes occasions les effets de sa protection.

La puissance de la sainte patronne de Paris n'a jamais cessé de se manifester; de nos jours, de nombreux miracles ont prouvé que la confiance populaire en la sainte bergère n'était pas éteinte, et que sa protection était toujours aussi efficace.

Après avoir lu la vie de cette illustre sainte, on est, il me semble, saisi d'admiration pour la grandeur de ses vertus et pour les grâces extraordinaires dont le Seigneur l'a comblée.

Dieu l'a choisie, elle, l'humble bergère, pour accomplir les plus grandes choses, et, glorifiant son humilité, il l'éleva en gloire au-dessus de tous ceux qui illustraient alors le monde.

La vénération pour la patronne de Paris a traversé les siècles et brille aujourd'hui du plus vif éclat, et tandis que les tombeaux des rois sont oubliés, celui de la sainte bergère de Nanterre est demeuré un sanctuaire vénéré.

N'est ce pas là, comme l'a dit Bourdaloue, le plus éloquent panégyriste de sainte Geneviève, une marque de la prédilection de Dieu pour les petits.



Les eaux du ruisseau se divisent respectueusement.

LA BERGÈRE DE PIBRAC

I. — Miracle du Courbet.

C'était vers le printemps de l'an 1599, dans une petite bourgade des environs de Toulouse. Plusieurs jours de pluies abondantes avaient détrempe la campagne, l'herbe était encore humide, les chemins impraticables, mais les nuages étaient dissipés, et le soleil se levait radieux. L'astre du jour montait à l'horizon et projetait ses rayons encore voilés par la brume matinale sur les pauvres maisons du village; les fleurs, rafraîchies par ces ondées bien-faisantes, relevaient leurs corolles et s'ouvraient aux premières caresses de la brise; les oiseaux voltigeaient joyeusement dans les buissons; le chant plaintif du rossignol se mêlait au bouillonnement impétueux du ruis-

seaux qui arrosait cette paisible campagne. Grossi par les pluies des jours précédents, ce ruisseau, qui n'était d'habitude qu'un mince filet d'eau, était sorti de son lit; et, semblable à un torrent, il roulait avec fracas ses flots bourbeux, entraînant tout sur son passage.

Des paysans travaillaient dans les champs voisins; ils regardaient le spectacle de l'inondation, tandis qu'un beau troupeau de moutons se répandait dans les pâturages environnants.

Une jeune bergère marchait au milieu de ce troupeau, tenant sa houlette à la main; ses yeux étaient souvent levés vers le ciel, et ses lèvres murmuraient une prière. Elle s'assit sur un tertre de gazon et caressa les jeunes brebis couchées à ses pieds, puis elle joignit les mains, sembla plongée dans une muette extase, et l'encens de sa prière monta vers Dieu au milieu des parfums et des joies de la nature. Tout était calme dans la campagne, aucun bruit ne troublait ce silence : les murmures du ruisseau débordé arrivaient à peine jusqu'à la jeune fille. Tout à coup, les sons grêles d'une cloche se firent entendre; les échos les répétèrent dans les profondeurs du vallon; les vapeurs humides du matin s'étaient dissipées et le soleil paraissait brillant au-dessus de l'église de Pibrac. A cet appel divin, la bergère se leva, réunit son troupeau, planta

sa houlette dans la motte de gazon, et se dirigea vers le ruisseau.

Les laboureurs avaient posé leurs bêches et la regardaient d'un air railleur.

— Ah! dit l'un, voilà la bigote qui va à la messe; elle prétend que Dieu l'appelle ainsi chaque matin.

— Oui, oui, reprit un autre, nous allons voir si Dieu viendra l'aider à passer le ruisseau.

Germaine marchait toujours : poussée par une force surnaturelle, elle ne semblait voir aucun obstacle. Elle arriva près du ruisseau : Dieu ne vint pas; mais, comme autrefois les eaux de la mer s'étaient ouvertes devant les enfants d'Israël allant à la recherche de la Terre promise sous la conduite de Moïse, les eaux du Courbet se séparèrent devant la pieuse bergère, et elle passa sans même mouiller le bas de sa robe.

Les laboureurs furent saisis de crainte et d'admiration.

— C'est vraiment une sainte, dit le plus âgé, nous avons eu tort de la mépriser.

— Dieu a fait un miracle pour elle, dirent les autres; et ils coururent au village raconter à tous ce qu'ils avaient vu.

Qu'était donc cette pauvre bergère si méprisée, cette Germaine dont Dieu venait de révéler ainsi la sainteté?

II. — Naissance et enfance de Germaine.

Vingt ans auparavant, l'histoire ne dit pas le jour, naquit, dans le pauvre village de Pibrac, dépendant de la viguerie de Toulouse, une petite fille infirme. Loin d'apporter avec elle le bonheur que donne toujours la naissance d'un enfant, elle fut accueillie sans joie; son père, pauvre cultivateur, ignorant le trésor que la Providence lui confiait, ne vit dans cette enfant qu'une charge de plus pour la famille.

Germaine sembla dès sa naissance vouée à la douleur; la souffrance, comme une sœur née dans le même berceau, devint sa compagne fidèle et ne la quitta jamais. Percluse de la main droite, atteinte de scrofules, il semblait que la mort dût être une délivrance pour cet être disgracié; mais les desseins de Dieu sont impénétrables. Germaine vécut, et elle donna au monde, par son humilité, sa patience et sa charité, l'exemple de toutes les vertus. Dieu forma son âme avec amour; et, s'il la jeta si jeune dans les épreuves cruelles de la vie, c'est que la douleur est le creuset où s'épurent les âmes prédestinées, celles qu'il a réservées pour le ciel et qu'il veut donner comme modèle à la terre.

Germaine avait à peine cinq ans lorsque sa mère lui fut enlevée : ce fut le premier de ses malheurs. Sa mère était la seule personne qui sût l'aimer et compatir à ses souffrances ; en la perdant, elle perdait tout en ce monde, mais l'âme de Germaine n'était pas faite pour la terre. Par un instinct surnaturel, la sainte enfant comprit que désormais son seul appui était en Dieu, et depuis ce jour son cœur se tourna uniquement vers les choses divines ; orpheline, isolée ici-bas, elle ne songea plus qu'à la patrie céleste, où sa mère l'avait précédée. Elle semblait vivre d'une vie à part ; et, tandis que son corps infirme souffrait sur la terre, son âme belle et pure s'élevait jusqu'au trône de Dieu, au milieu des concerts des anges.

L'histoire nous a conservé peu de choses sur l'existence de sainte Germaine ; comme le dit un de ses historiens : « Il est rigoureusement vrai de dire que, pour le monde, la bienheureuse Germaine Cousin ne commença de vivre qu'après sa mort ; et son histoire sort tout entière de son tombeau (1). »

La tradition rapporte qu'après la mort de sa femme, Laurent Cousin ne tarda pas à se remarier. Sa seconde femme, d'un caractère acariâtre et méchant, devint l'instrument dont Dieu se servit pour former Germaine à la

(1) Louis Veuillot, *Vie de la Bienh. Germaine Cousin*, p. 10.

sainteté ; ce fut le lapidaire chargé de polir et de donner l'éclat à ce rare diamant, à cette âme prédestinée. Cette femme, comme il arrive souvent, au lieu de prendre en pitié la pauvre orpheline confiée à ses soins, n'éprouva que du mépris et de l'aversion pour l'enfant infirme ; craignant pour ses propres enfants la contagion de son mal, elle éloigna sa belle-fille et la rendit bientôt étrangère à la famille. On lui refusa sa place à la table commune ; il n'y eut plus de lit pour elle dans les appartements, et elle se vit forcée d'aller prendre son repos sur un tas de sarments, sous l'escalier.

Ainsi commença la vie pour Germaine ; mais pour une âme comme la sienne, l'injustice et la dureté de tous, loin de flétrir et d'avilir son cœur, l'épurèrent, le purifièrent des choses terrestres ; elle sut trouver dans ses souffrances l'occasion de se rapprocher de Jésus-Christ et de conquérir la gloire du ciel.

La souffrance est la compagne inséparable de l'homme sur la terre. Il naît dans la douleur et les larmes ; il vit dans la peine, et sa mort est un déchirement cruel. Nous avons tous péché, c'est pourquoi nous sommes tous condamnés à souffrir. Dieu a tant aimé les hommes qu'il a voulu supporter tous les tourments, et même la mort, pour leur rouvrir le ciel, auquel ils n'avaient plus droit ; mais, si le Fils de Dieu a versé son sang pour relever

l'humanité déchue, n'est-il pas juste que nous souffrions aussi pour expier nos fautes ! Combien peu d'âmes savent comprendre les austères enseignements de la croix !

Il y a deux sortes de souffrances : celles qui nous sont imposées par Dieu et que nous sommes forcés de subir, et celles que notre amour pour Jésus-Christ nous porte à nous imposer. Les souffrances volontaires sont sans doute d'un poids immense devant le Seigneur ; le sacrifice qu'on lui fait de soi-même est agréable à ses yeux, car en l'accomplissement on fait un noble et saint usage de ce don insigne de la liberté que l'homme seul a reçu du Créateur. Cependant, la croix donnée par Dieu et acceptée avec soumission et amour, doit avoir une valeur encore plus précieuse à ses yeux. Dans la souffrance volontaire, on goûte une satisfaction puisée dans la grandeur même de son sacrifice ; mais la peine infligée d'en haut, obscure bien souvent, et qui déchire profondément notre âme, ne faut-il pas une plus grande force pour l'accepter ? Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie-t-on quelquefois, autre chose si vous voulez, mais pas cela ! Je vous offrirai tel sacrifice, mais épargnez-moi cette humiliation, cette maladie, cette séparation, cette sécheresse, cette désolation d'âme qui fait la nuit autour de moi ! C'est alors qu'apparaît dans toute sa grandeur la vertu d'obéissance,

cette vertu humble et sublime qui donne du prix aux plus petites choses, et sans laquelle les plus grands actes ne sont que fumée. Jésus-Christ a-t-il choisi ses souffrances? Non, il les a acceptées de la main de son Père : Mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne. C'est ainsi qu'ont fait les saints, et c'est ce que nous admirons le plus dans la vie de notre sainte bergère. Elle entra courageusement dans l'existence obscure et désolée qui s'ouvrait devant elle; les yeux fixés sur le divin Crucifié, elle unit ses souffrances aux siennes, finit par les trouver légères et douces, et s'y attacha à tel point que nous la voyons plus tard demander comme une grâce qu'on ne les lui enlève pas. Les joies et les honneurs de la terre finissent avec nous, nos mérites seuls demeurent; ils triomphent de la mort et forment notre couronne de gloire dans le ciel.

III. — Education de Germaine.

On ignore qui donna à Germaine les premiers enseignements, qui lui fit connaître les principales vérités de la religion et lui apprit à prier. Sa mère était une femme pieuse et elle déposa, sans doute, dans son âme, la semence

que Dieu se chargea ensuite de faire fructifier.

Notre-Seigneur a pour ses créatures une bonté et un amour que ne peut avoir la meilleure des mères. Il pourvoit à tous leurs besoins et ne les abandonne jamais. Germaine, seule et délaissée sur la terre, devint l'objet de la tendresse particulière de Jésus : il lui tint lieu de père et d'ami, il forma son cœur à toutes les vertus, il ouvrit et éclaira son intelligence. Ainsi, sur la terre, il aimait à s'entourer des petits enfants, les bénissant et leur enseignant les choses du ciel ; ainsi fit-il pour la pauvre petite bergère. Dans cette communication intime avec Dieu, elle apprit ce que tous les savants du monde n'auraient pu lui enseigner.

Vivant toujours au milieu des beautés de la nature, Germaine y admirait la grandeur et la puissance du Créateur : l'oiseau, la fleur ou le ruisseau était pour elle une occasion d'élever son âme vers le Seigneur, et la nature entière était à ses yeux comme un vaste et magnifique miroir reflétant toutes les perfections de l'Etre infini. C'est ainsi que les saints savent profiter de toute chose pour s'élever à Dieu.

Que ne nous est-il donné de connaître toutes les saintes pensées et les ferventes aspirations qui s'échappaient chaque jour de l'âme pure et ardente de Germaine à la vue des splendeurs

de la création au milieu desquelles elle vivait. Les anges seuls en ont été les heureux témoins, mais par la pensée il nous est permis d'en avoir une faible idée. Quelle est l'âme qui, en face des merveilles de la création, n'a pas senti la présence d'un être supérieur, créateur de toutes ces choses. « Il est un Dieu, s'écrie Châteaubriand; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : Il n'y a point de Dieu!

» Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levés les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre? La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le résultat du hasard? Mais quel hasard a pu contraindre une nature désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait (1)? »

Germaine comprenait toutes ces voix qui s'élevaient autour d'elle pour proclamer la gloire de Dieu; elle s'unissait à ce concert de la nature, et dans son enthousiasme, sa prière s'échappait de ses lèvres comme le parfum s'exhale de la fleur.

(1) Châteaubriand, *Génie du Christianisme*, liv. 5, chap. II, p. 81.

IV. — Travaux de Germaine. — Ses vertus.

Quand Germaine eut fait sa première communion, on se demanda à quel genre de travaux on pourrait l'employer. Celui des champs était beaucoup trop rude pour sa santé délicate; les soins du ménage eussent mieux été en rapport avec ses forces, mais la marâtre, voulant éloigner à tout prix de la maison l'enfant détestée, décida Laurent à confier à sa fille la garde du troupeau : Germaine commença alors cette pénible profession, qu'elle ne quitta jamais. La jeune bergère accepta avec soumission son nouvel état; elle ne se plaignit jamais des souffrances qu'elle y trouvait; les intempéries des saisons, les fatigues, les privations, furent pour elle l'occasion de se sanctifier; elle les accueillait avec amour et priait Dieu pour sa persécutrice.

Elle pratiquait dans toute sa plénitude le précepte du Sauveur, qui a dit à ses disciples : *Priez pour ceux qui vous persécutent, faites du bien à ceux qui vous haïssent* (1)

Saint Pierre disait un jour à son divin maître : *Seigneur, si mon frère m'offense, combien de fois faudra-t-il que je lui par-*

(1) Saint Matth., v, 24.



La bienheureuse Germaine est frappée par sa marâtre.

donne ? ne faudra-t-il pas que je le fasse jusqu'à sept fois ? Et le Seigneur lui répondit : Non pas seulement jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois (1). C'est-à-dire, dans le langage de l'Écriture, qu'il faut lui pardonner toujours et toutes les fois qu'il sera coupable. Germaine agissait ainsi, et en retour des mauvais traitements qu'elle recevait, elle donnait son dévouement, elle aimait tendrement ses frères et ses sœurs, malgré les injustices qu'elle endurait à leur sujet ; elle profitait de toutes les occasions de leur rendre service lorsqu'elle n'en était pas rebutée. Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir les autres (2), a dit le Sauveur ; je vous ai donné l'exemple, afin que ce que je vous ai fait, vous le fassiez aussi (3).

Il en coûte souvent à notre orgueil de nous abaisser devant nos frères ; ah ! c'est que nous n'avons pas l'humilité évangélique et la charité des saints. L'abaissement de soi-même, l'humilité est cependant la vertu la plus belle, c'est le fondement, la base de la sainteté.

Telle était la situation de Germaine. Méprisée et repoussée par tous à cause de ses infirmités, elle acceptait avec résignation ses

(1) Saint Matth., xxviii, 23.

(2) Saint Marc., n, 45.

(3) Saint Jean, xiii, 15.

abjectes souffrances, et jamais elle ne demanda à Dieu de l'en délivrer.

Mais pénétrons dans l'intimité de la vie de notre sainte bergère ; admirons la manière dont elle remplissait les pénibles emplois qui lui étaient confiés, et nous verrons ainsi que Dieu, loin de l'abandonner dans ses malheurs, les adoucissait souvent par ses consolations divines et les grâces merveilleuses qu'il aimait à répandre dans son cœur virginal. Jésus, qui se plaît parmi les lys, devait descendre avec amour dans cette âme simple et pure que le péché n'effleurait pas de son aile, et dont toutes les aspirations tendaient uniquement vers le ciel.

Chaque matin Germaine sortait de la ferme, emportant dans son tablier un morceau de pain sec, sa nourriture de la journée, et elle conduisait son troupeau dans la campagne. Sur le flanc du vallon, il y avait alors un chêne, mort aujourd'hui, mais dont le tronc a poussé un rejeton vigoureux. C'est à l'ombre de cet arbre que la jeune bergère aimait à se reposer, et bien souvent on la surprit en prières dans cet endroit. Dieu, qui répand sa rosée sur l'herbe desséchée, qui donne le soleil à la fleur, la pâture à l'oiseau, n'abandonnait pas cette jeune âme dont la pureté réjouissait ses regards. Les anges descendaient souvent

du ciel pour partager sa solitude et consoler sa douleur.

« Ce qui attire les anges, ce qui les fait descendre du ciel sur la terre, c'est le désir d'y exercer la miséricorde. Car ils savent, ces esprits célestes, que sous un Dieu si bon et si bienfaisant, dont les miséricordes n'ont point de bornes, dont les infinies commisérations éclatent magnifiquement par-dessus tous ses ouvrages (1); ils savent, dis-je, que sous ce Dieu il n'y a rien de plus grand ni de plus illustre que de secourir les misérables (2). »

Chose admirable que la sollicitude de Dieu pour nos âmes ! Quand il nous eut créés, quand il eut placé dans notre enveloppe périssable une âme immortelle, faite à son image, Dieu, dans sa prévoyance et sa tendresse ineffables, craignit de nous laisser marcher seuls sur la terre ; tournant alors ses regards vers les légions d'anges qui forment sa cour dans le ciel, il en détacha un pour servir de guide à chacune des âmes que son souffle divin faisait éclore. Ce miracle de l'amour de Dieu se renouvelle sans cesse, et chaque fois qu'une âme, semblable à une étincelle, sort du foyer divin pour animer un corps terrestre, un ange quitte les célestes demeures pour guider cette créature privilégiée. Dieu dit alors à l'ange :

(1) Ps. cXLIV, 0.

(2) Bossuet *Panegyrique*.

« Tu vois cette frêle créature qui respire à
» peine et pleure en venant à la vie ; descends
» vers cette âme, étends tes ailes pour la pro-
» téger contre le souffle du mal, forme son en-
» fance, guide sa jeunesse, soutiens le poids
» de ses années, essuie ses larmes en lui mon-
» trant le ciel, et sois toujours à ses yeux
» l'image de l'Espérance et de l'Amour. » Et
l'ange descend sur le berceau de l'enfant, s'at-
tache à cette âme dans une union indissolu-
ble, lui suggère sans cesse les sages conseils
et les saintes inspirations, jusqu'au jour où
Dieu la rappelle à lui pour la juger, non plus
avec son amour, mais avec sa justice. Bien-
heureuse alors l'âme, quand l'ange peut la
déposer aux pieds de Dieu en disant : « Sei-
» gneur, voici le dépôt que vous m'aviez con-
» fié ; voici l'âme que vous m'aviez donnée à
» guider sur la terre, elle a été fidèle à ma
» voix et à vos commandements, donnez-la-
» moi pour sœur dans les Cieux. »

Mais indépendamment de cet ange gardien
que Dieu a donné à chacun de nous pour
adoucir son pèlerinage terrestre, il existe un
rapport intime entre nos âmes et le monde
surnaturel. Les anges sont les messagers et
les intermédiaires de Dieu.

Germaine, par sa pureté et son recueille-
ment intérieur, mérita de jouir souvent de
cette société céleste. Elle conversait fami-

lièrement avec les anges, et sa solitude lui semblait plus douce que toutes les distractions du monde. On voit constamment dans la vie de Germaine la preuve de la trace invisible de l'intervention des anges; non seulement ils la consolait dans ses amers chagrins, mais ils l'aidaient à accomplir la rude tâche qui lui était imposée. Quand la bergère quittait ses brebis pour assister à la messe, qui veillait sur son troupeau, si ce n'étaient les anges, qui le protégèrent à tel point que jamais les loups, si nombreux dans le pays, ne ravirent aucun de ses moutons!

V. — Le saint sacrifice de la messe. — L'eucharistie.

Mais dans ce désert immense qu'on appelle la vie, il est une oasis accessible à tous, où le voyageur fatigué peut reposer ses forces et retremper son courage. Germaine, exclue du foyer paternel, repoussée de partout, trouvait asile dans le temple de Dieu; c'est là qu'elle aimait à se retirer. Le dimanche elle y passait la journée entière sans se soucier des railleries des gens du village, qui tournaient en dérision sa piété, et l'appelaient la bigote. Assister aux offices, à la messe surtout, c'était son plus grand bonheur, son seul désir. Ger-

maine ne savait rien de la science humaine, ni même de la science religieuse; mais Dieu, qui aime à converser avec les âmes simples, lui révélait la grandeur et le prix infini de ce sacrifice de la messe, qui perpétue parmi nous l'offrande et l'éternelle immolation de notre Seigneur. « Jésus est mort une fois, et n'a pu être offert qu'une fois en cette sorte; autrement il faudrait conclure que la vertu de cette mort serait imparfaite; mais ce qu'il a fait une fois en cette manière, qui était de s'offrir ainsi tout ensanglanté et tout couvert de plaies, et de rendre son âme avec tout son sang, il le continue tous les jours d'une manière nouvelle dans le ciel, où nous avons vu, par saint Paul, qu'il ne cesse de se présenter pour nous (1); et dans son Eglise, où tous les jours il se rend présent sous ces caractères de mort (2). »

Malgré l'ignorance de Germaine et l'isolement dans lequel elle vivait, il est impossible que le bruit des batailles, des apostasies et des blasphèmes qui retentissaient alors dans toute la France, et même dans les environs de son village, n'arrivât pas jusqu'à elle. Lorsqu'on lui disait que les hérétiques brûlaient les églises et rejetaient la messe comme une idolâtrie, de quelle douleur devait se remplir

(1) Hébr., ix, 24.

(2) Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*.

son cœur, et combien elle redoublait alors de ferveur pour réparer envers Dieu ces crimes dont le nom seul l'épouvantait.

Mais l'aspiration de Germaine était de s'unir à Jésus-Christ d'une manière plus intime ; il ne lui suffisait pas de l'adorer aux pieds de ses autels ; son bonheur suprême était de le posséder dans son cœur, comme dans un temple vivant. Ce qu'elle venait chercher, près du tabernacle, c'était ce pain des anges, cette nourriture divine qui soutenait seule sa misérable vie. *Venez à moi, vous tous qui êtes épuisés de travail et qui êtes chargés, et je vous soulagerai* (1). Germaine entendit un jour tomber de la bouche de son pasteur cette parole consolante qui lui révélait toute la bonté de Dieu et lui ouvrait une source de jouissances ineffables réservées à son âme désolée. Fidèle à cet appel de miséricorde, son cœur s'élança vers ce divin maître si doux à servir ; elle ne s'en éloigna plus jamais. Comme toute autre créature, la pauvre bergère sentait parfois au fond d'elle-même des instincts secrets, des aspirations ardentes vers la félicité ; mais, elle comprit vite où réside la source du bonheur, et c'est dans le cœur de Jésus qu'elle le chercha. L'Eucharistie, voilà le trésor des âmes qui savent en jouir ; c'est là seulement que le cœur humain

(1) Saint Matth., xi, 28.

goûte la véritable félicité. Dans la plus petite bourgade, dans la plus humble chapelle, Jésus-Christ a voulu résider pour être plus près des âmes qu'il recherche avec tant d'ardeur. « Les Gentils, entendant raconter les œuvres admirables de l'amour de notre Dieu, en venaient jusqu'à s'écrier : O qu'il est bon le Dieu des chrétiens. »

Voilà la source de délices où Germaine rafraîchissait son âme fatiguée ; les eaux de la grâce coulaient avec abondance dans ce cœur pur et fidèle, et y faisaient croître les plus belles vertus.

Nous avons vu combien Germaine aimait à assister aux offices divins et les efforts qu'elle faisait pour se rendre à l'église, en dépit des railleries et des mauvais traitements ; mais dans la semaine, la garde de son troupeau ne lui permettait pas de suivre son pieux attrait. Le matin, quand la messe sonnait, elle se sentait attirée par une voix mystérieuse qui l'appelait au saint sacrifice ; elle comprit bientôt que cette voix venait de Dieu, et elle céda à cette inspiration. C'est ainsi que nous l'avons vue au commencement de ce récit, quittant son troupeau pour se rendre à la messe, et Dieu confondant par un éclatant prodige les propos méchants du village.

VI. — Charité de Germaine. — Ses épreuves.

Mais l'âme de Germaine avait besoin de se communiquer à d'autres âmes ; l'amour divin qui l'enflammait demandait à se répandre ; le Seigneur, qui lui avait refusé toute affection sur la terre, lui laissa cependant l'amitié des enfants. Tous ceux du village l'aimaient et se groupaient autour d'elle pour l'entendre parler des choses de Dieu. Assise au pied du chêne, sans quitter sa quenouille, la bergère, ignorante de la science d'ici-bas, enseignait à ces jeunes âmes les vérités du ciel. Elle était si vivement pénétrée, son éloquence était si douce, que les enfants l'écoutaient avec admiration et oubliaient leurs jeux.

« Spectacle digne de l'admiration des anges et cher aux regards de Dieu, que cette petite école tenue à l'ombre d'un buisson dans la campagne déserte ! école où le maître, qui peut-être ne savait pas lire, donnait à ses auditeurs à demi sauvages et leur faisait comprendre des leçons qu'eussent écoutées avec ravissement les plus illustres dépositaires de la sagesse antique, qui eussent tout appris à un Platon, et qu'un Bossuet n'eût pas dédaignées.

» On aime à se dire que les soins de cette charité charmante ne furent pas perdus, et que le grand Dieu qui ordonnait de laisser venir à lui les petits enfants, garda dans la voie du salut ceux que lui avait si doucement amenés sa servante Germaine (1). »

Germaine ne se contentait pas de verser dans le cœur des enfants un peu des grâces que Dieu lui faisait, elle voulait encore partager avec le pauvre sa nourriture insuffisante : elle aimait à faire l'aumône. L'aumône ! dira-t-on ; et que pouvait donner la pauvre infirme, privée de tout, n'ayant pour elle-même qu'un morceau de pain sec ? Certes, il est beau de voir le riche faire l'aumône ; il est méritoire de donner son superflu ; mais qu'est-ce donc de prendre sur son nécessaire pour nourrir un plus pauvre que soi ? C'est l'héroïsme de la charité ! *Prince*, disait autrefois le prophète Daniel à Nabuchodonosor, effrayé des menaces de Dieu, *rachetez vos péchés par l'aumône*.

N'ayant rien à donner, Germaine partageait avec les pauvres le morceau de pain qu'elle recevait le matin ; elle voyait en eux les membres souffrants de Jésus-Christ, et elle prenait plaisir à les secourir. Avec le pain matériel, elle distribuait à ces infortunés les consolations et les encouragements ; elle relevait

(1) Louis Veillot, *Vie de la Bienh. Germaine Cousin*, p. 119.



Le père de sainte Germaine la trouve morte dans son réduit.

leurs âmes abattues en leur parlant du Ciel.

Qu'il est beau de la voir, elle, l'enfant méprisée, consoler ceux qui souffrent et oublier ses propres douleurs pour ne penser qu'à celles des autres.

« Cependant le monde est partout le même; il éprouve partout quelque aversion secrète contre la piété. Comme elle ne peut pas éviter de le censurer en quelque manière, si humble qu'elle se fasse, et qu'elle le blesse par son humilité même et son silence, il ne peut pas aussi se défendre de la haïr. Elle lui impose l'estime, il s'en venge par la raillerie. Ce monde-là n'est pas seulement le monde hérétique et infidèle, c'est le monde catholique lui-même. Il est choqué de Jésus-Christ dans la personne de ceux qui se rendent imitateurs de Jésus-Christ, et lorsque leur vertu jette trop d'éclat pour qu'ils puissent les calomnier, il se donne au moins la joie de les tourner en ridicule (1).

» L'humble Germaine, qui cherchait les seuls intérêts de notre Sauveur et non pas les siens, était donc un objet de scandale aux beaux esprits et aux libertins du village, et elle attira ainsi sur elle la persécution des railleries. On riait surtout de sa simplicité, et on ne l'appelait plus que la *Bigote*. Hélas! ces misérables moyens auxquels recourent les en-

(1) Louis Veillot, *Vie de la Bienh. Germaine Cousin*, p. 121.

nemis de Dieu ne sont pas aussi impuissants qu'on serait tenté de le croire. La crainte du ridicule éloigne souvent de la religion des âmes qu'elle attire; et, pour éviter les quolibets de quelques beaux esprits d'académie ou de village, des chrétiens insultent, en rougissant d'eux-mêmes, à l'amour de Dieu qui leur tend les bras. Combien y a-t-il de ces hypocrites à rebours, qui, pour n'être pas en butte à de puériles épigrammes, feignent l'incrédulité qui n'est pas dans leur cœur.

» Germaine ne ressemblait en aucune manière à ces lâches et à ces serviles, le respect humain n'avait point de prise sur elle, et son âme n'en était que plus attachée à Dieu (1). »

Mais Germaine avait à endurer des peines encore plus sensibles à son cœur. Pour les infortunés, il est un lieu de repos, de consolation, où l'on oublie les douleurs les plus cruelles au milieu de la sympathie et du dévouement qu'on y rencontre : c'est la maison paternelle; chaque membre y a sa part d'affection et de joie, et si la balance doit pencher d'un côté, Dieu a voulu, par une bonté admirable, que ce fût pour l'enfant disgracié. Non seulement Germaine n'avait pas cette part surabondante d'affection, mais elle ne trouva que l'indifférence la plus profonde dans le cœur qui eût dû être son soutien. La marâtre,

(1) Louis Veuillot, *Vie de la Bienh. Germaine Cousin*, p. 124.

par ses mensongères insinuations, avait détourné de Germaine le cœur de son père, et elle usait de sa faiblesse et de la patience de la sainte pour la tourmenter davantage.

Faut-il croire que Germaine restât insensible à toutes les souffrances et à toutes les humiliations qu'elle endurait? Non, la sainteté n'exclut pas la nature. L'indifférence de son père, la cruauté de sa marâtre la firent souvent souffrir, et Dieu seul a vu ses larmes et compté ses douleurs. Et même, du côté du ciel, n'y a-t-il pas dans la vie des saints des heures de cruelles épreuves! L'âme a ses moments de sécheresse, d'angoisse, de découragement profond; plus d'épanchements divins, ni d'ineffables consolations, tout semble l'avoir abandonnée. Que de fois Germaine, triste, se croyant délaissée de Dieu comme des hommes, arrosa de ses pleurs le pain qu'on lui jetait à regret, tandis que dans le ciel, les anges tressaient sa couronne de gloire formée de ses larmes et de ses sacrifices.

VII. — Miracle des fleurs. — Mort de Germaine.

Les vertus de la sainte bergère, qui eussent dû toucher le cœur de son injuste marâtre, ne faisaient au contraire que l'aigrir davantage

et augmenter sa haine. La piété de sa belle-fille était à ses yeux de l'hypocrisie; elle lui en voulait de ses vertus, qui plaçaient la victime si au-dessus de la persécutrice. Elle lui reprochait d'abandonner son troupeau pour aller à l'église; elle redoublait de mauvais traitements, et elle alla même jusqu'à l'accuser hautement de dérober le pain de la maison pour le donner aux pauvres.

Encore une fois, Dieu prit en main la défense de sa servante; il confondit la méchanceté de la marâtre et prouva d'une manière éclatante la sainteté de Germaine.

Un jour, la marâtre apprit que Germaine venait de quitter la ferme, suivie de son troupeau, et portant dans son tablier quelques morceaux de pain. Heureuse d'avoir trouvé enfin l'occasion qu'elle cherchait, elle se mit à la poursuite de sa belle-fille, un bâton à la main. Quelques habitants de Pibrac cheminaient en ce moment vers la métairie de Laurent Cousin. Voyant cette femme hors d'elle-même, ils comprirent ses intentions, et doublant le pas, ils la rejoignirent bientôt, dans l'intention de protéger Germaine contre le mauvais traitement dont elle était menacée. La fermière n'était pas fâchée de prouver aux yeux de plusieurs habitants du pays que sa belle-fille était coupable, et elle arriva avec eux à l'endroit où était Germaine. La menace

dans le regard, le bâton levé, elle lui ordonne d'ouvrir son tablier. La sainte bergère lève les yeux au ciel et obéit sans hésiter. O merveille ! Au lieu de pain, il ne tombe que des fleurs nouées en bouquets, dans une saison où la terre n'en produit point.

Les habitants de Pibrac, témoins d'un si grand miracle, retournèrent promptement au village répéter ce qu'ils avaient vu, et depuis ce jour Germaine fut considérée comme une sainte et respectée de tous. Laurent Cousin, touché de tant de piété, revint enfin à des sentiments plus tendres pour sa fille, et défendit à sa femme de la tourmenter davantage. Il voulut lui rendre sa place dans la famille et faire cesser toutes ses privations. Mais Germaine, que les mépris et les mauvais traitements n'avaient pu abattre, fut effrayée de la position nouvelle qui lui était faite. Elle aimait sa pauvreté et ses souffrances, et elle redoutait les douceurs de la vie ; elle supplia donc son père de ne rien changer à sa manière de vivre ; celui-ci, ému d'admiration, craignit d'entraver les desseins de Dieu sur sa fille, et lui permit de suivre les inspirations de sa piété.

Germaine continua donc à vivre de pain et d'eau, à coucher sur son lit de sarments, à conduire son troupeau comme par le passé. Il ne lui manquait plus que les injures et les

humiliations qu'on lui prodiguait naguère. Au village, où le bruit du miracle s'était répandu, on ne l'appelait plus que *la Sainte*, et on l'entourait de vénération.

Avant de l'enlever de la terre, Dieu avait voulu la soumettre à une dernière épreuve : le sacrifice volontaire ; elle en sortit victorieuse, et son humilité ne fit que grandir même au milieu des égards qu'on lui rendait.

L'heure de la récompense avait sonné ; sa couronne était tressée, les anges la demandaient au Ciel. Sa mort suivit de près le miracle des fleurs.

Un matin, Laurent ne voyant pas sa fille sortir selon sa coutume, descendit à l'endroit où elle couchait, et la trouva morte sur son lit de sarments.

Sa mort fut en tout semblable à sa vie : obscure, abandonnée ; pas un visage ami ne fut là pour lui sourire, pas une main pour lui fermer les yeux. Mais le Seigneur Jésus, qu'elle avait servi avec amour, ne l'abandonna pas dans les angoisses de sa courte agonie, et les anges la visitèrent à ce moment suprême.

Germaine était âgée de 22 ans. A cet âge où tant d'autres ne connaissent rien des douleurs de la vie, elle avait épuisé le calice d'amertume. Née pour la souffrance, elle ne la repoussa jamais ; elle s'y attacha comme on

s'attache à un trésor; aussi elle parut devant son juge les mains pleines de mérites, et Dieu couronna par une gloire éclatante cette vie obscure et méprisée.

La nuit même de sa mort, rapporte la tradition, deux religieux allant à Pibrac, surpris par l'obscurité, avaient été obligés de s'arrêter dans la forêt de Bouconne pour y attendre le jour. Vers minuit, la forêt s'illumina tout à coup; au milieu de cette lumière marchaient une troupe de jeunes filles vêtues de blanc se dirigeant vers le coteau voisin. Peu de temps après, les vierges revinrent, mais il y en avait une de plus, vêtue aussi de blanc, couronnée de fleurs nouvelles, que ses compagnes entouraient avec amour. Les bons religieux pensèrent qu'une âme sainte venait de quitter la terre, et que Dieu avait envoyé cette troupe de vierges pour l'amener avec elles dans le ciel. Le lendemain, en arrivant à Pibrac, ils apprirent qu'une jeune bergère, regardée comme une sainte, était morte dans la nuit; ils ne doutèrent pas que cette jeune fille qu'ils avaient vue, conduite par les vierges, ne fût cette Germaine dont on parlait avec tant de vénération.

Le peuple vint en foule à ses funérailles; il voulut rendre hommage à la mémoire de celle qu'il avait si longtemps méconnue; ce fut le

premier témoignage de la piété publique, qui la vénérât déjà comme une sainte.

Telle fut la vie de Germaine. Elle passa 22 ans sur la terre dans l'obscurité et le mépris, mourut, et parut oubliée. Quarante ans plus tard, un miracle fit revivre sa mémoire au moment où allait descendre dans la tombe la génération qui l'avait vue, et depuis lors bien des événements ont passé, bien des noms se sont ensevelis dans l'oubli, et le nom de Germaine a traversé les siècles et vivra toujours.

Après avoir admiré la vie si simple et même si vulgaire de Germaine, on serait tenté de se demander comment dans cette humble condition elle put atteindre à une sainteté si parfaite. Quels actes éclatants a-t-elle donc accomplis ? Quelle mission a-t-elle remplie ?

« Sa vie ne fut point celle de ces femmes extraordinaires qui, de nos jours, s'en vont comme les Apôtres, apôtres elles-mêmes, convertir des sauvages en élevant leurs enfants, ou enseigner la religion aux soldats en soignant leurs plaies après les sanglants combats.

» Elle ne reçut pas, comme sainte Thérèse, la haute mission d'instruire et le difficile apannage de conduire les autres.

» Elle n'acheta point sa solitude par le re-

noncement réel à sa famille et à sa patrie, comme la pieuse sœur de saint Benoît.

» Elle ne distribua point aux pauvres un patrimoine immense, comme sainte Paule.

» Elle n'eut point à fouler aux pieds les grandeurs d'un trône, comme les Clotildé, les Blanche et les Elisabeth.

» Sa virginité n'eut jamais à lutter contre les menaces des tyrans, et ses membres délicats ne furent point exposés aux chaînes et aux lions féroces, comme ceux des Ursule, des Agnès et de tant d'autres.

» Simple bergère comme Geneviève, elle n'eut point le courageux devoir d'arrêter un barbare à la frontière, en lui opposant le seul obstacle de son innocence (1). »

Que fit-elle donc pour arriver à une si haute gloire dans le ciel et sur la terre? On pourrait le résumer en ces mots : elle accomplit la volonté de Dieu. N'est-ce pas là notre seule mission sur la terre? Si le Seigneur destine un homme à l'accomplissement de grands desseins, il doit accepter cet honneur pour la gloire de Dieu ; si, au contraire, il veut qu'une âme se sanctifie dans la solitude et la souffrance, c'est qu'il a d'autres vues sur elle. Ainsi fit-il pour Germaine. Il donna le spectacle de sa pauvreté et de son abaissement

(1) L'abbé Rouquette, *Imit. de la Bienh. Germaine*, chap. vi, p. 44.

pour modèle au monde, afin de le ramener à ces belles vertus si négligées.

Prier, travailler, souffrir, telle fut toute la vie de Germaine.

« Supporter à tout instant des traitements rigoureux, mais vulgaires et inappréciés; subir des douleurs corporelles, comme on en rencontre à chaque foyer du village; dévorer toujours seule ses longues peines, sans avoir même à les confier : ce fut là sa souffrance (1). »

Nous nous figurons généralement que les saints sont des êtres à part, portés au bien et fuyant le mal sans effort; nous les regardons comme des exceptions admirables dans l'humanité, mais auxquelles il est impossible de ressembler. Cette idée est fautive et nuisible, car elle décourage notre vertu. Non, les saints n'ont rien fait que nous ne puissions faire avec la grâce de Dieu. Leur vie a été la nôtre, nos peines et nos combats ont été les leurs; ils nous ont montré le chemin à suivre dans toutes les positions du monde, et Germaine en particulier n'offre dans sa vie que le spectacle des actions les plus vulgaires.

« Isolément considérées, les actions communes de la vie chrétienne sont bien peu de chose; elles ressemblent à un filet de laine, si vous voulez; mais quand elles forment tout un ensemble de conduite pieuse, la grâce de Dieu

(1) L'abbé Rouquette, *Imit. de la Bienh. Germaine Cousin*,



Le corps paraît moins frappé par la mort qu'appesanti par un doux sommeil.



réunit ces fils épars et les transforme en un vêtement d'immortalité.

» Un seul anneau ne paraît rien, mais des milliers d'anneaux font une belle chaîne (1). »

Germaine vécut à une époque bien tourmentée, au plus fort des troubles civils. Les guerres de religion déchiraient alors la France, et Toulouse, la grande cité catholique, combattait avec ardeur pour conserver sa foi. Bien d'illustres capitaines remplirent le monde de leurs exploits; leur nom devint grand parmi les hommes, mais la gloire qu'ils cherchaient avec tant d'ardeur est entre les mains de Dieu; il la répartit à son gré. Qui se souvient aujourd'hui de ces célèbres guerriers, de ces grands politiques qui gouvernaient le monde alors que Germaine gardait ses troupeaux, tandis que le nom de la pieuse bergère est dans toutes les bouches; c'est la pauvre enfant intime qui est la gloire de sa patrie; c'est elle qui donne un impérissable éclat à l'humble lieu où elle est née. Dieu regarda avec bonté cette âme si pure; il lui donna la gloire du ciel qu'elle demandait, et, par surcroît, couronnant son humilité, il voulut y ajouter la gloire de ce monde qu'elle ne désirait point

(1) L'abbé Rouquette, *Imit. de la Bienh. Germaine Cousin*.

VIII. — Révélation de la sainteté de Germaine.

Le souvenir des vertus de Germaine n'avait pas péri parmi les habitants de Pibrac, mais rien n'était venu le raviver d'une manière éclatante, et ceux qui avaient connu la sainte disparaissant peu à peu, elle eût été complètement oubliée si Dieu n'avait, par un nouveau prodige, relevé sa mémoire et ne lui avait donné en quelque sorte une nouvelle vie.

Vers l'an 1614, une de ses parentes étant morte, le fossoyeur se disposait à creuser, suivant l'usage, sa fosse dans l'église. A peine eut-il enlevé le premier carreau qu'un corps enseveli se montra. Aux cris poussés par cet homme, effrayé de trouver ainsi un cadavre, plusieurs personnes accoururent. On acheva de découvrir le corps avec précaution, et on l'examina. C'était celui d'une jeune fille. Il était dans un état de parfaite conservation, et ce qui frappa surtout les spectateurs, c'est que la partie de la chair qui avait été atteinte par la pioche était d'une couleur vive et rosée. Les linges et le suaire qui entouraient ce corps précieux étaient intacts. « La chair, dit le premier biographe de Germaine, paraissait

sensiblement molle en certains endroits : les ongles des pieds et des mains étaient encore adhérents à la chair, la langue et les oreilles, quoique desséchées, s'étaient parfaitement conservées...

» On trouva sur le corps une guirlande formée d'œillets et d'épis de seigle; les fleurs étaient légèrement fanées, les épis n'avaient rien perdu de leur couleur naturelle, et les grains dont ils étaient remplis avaient la même fraîcheur qu'au temps de la moisson. Un cierge était placé entre les mains de la jeune fille. »

La difformité de la main droite et les cicatrices qu'on remarqua au cou firent bientôt reconnaître Germaine Cousin par un grand nombre de témoins qui l'avaient connue et avaient assisté à ses funérailles.

Ils racontèrent tous les traits édifiants et miraculeux de sa vie, et c'est par ce récit fait à la génération qui n'avait pas connu la sainte, que se sont transmis les faits que nous connaissons; car aucune enquête ne fut faite alors, rien ne fut écrit en ce moment.

Dieu semble avoir voulu réserver la gloire de Germaine pour une autre époque, et il laissa pendant près de deux siècles un voile s'étendre sur sa mémoire.

Le corps de la sainte, si miraculeusement retrouvé, fut placé debout près de la chaire de

l'église, et il resta ainsi exposé à la vue de tout le monde jusqu'à ce qu'un nouveau miracle donna lieu de le placer plus convenablement.

« Vers l'an 1645, dit un de ses historiens, dame Marie de Clément Gras, épouse de noble François Beauregard, éprouvant quelque sentiment de répulsion pour ce corps qui était placé près du banc qu'elle occupait dans l'église, avait ordonné qu'on l'éloignât. Peu de temps après, cette dame fut affligée d'un ulcère au sein, et son enfant unique, qu'elle nourrissait, devint malade et tomba bientôt à la dernière extrémité.

» Les médecins et les chirurgiens de Toulouse, qu'elle fit venir à diverses reprises, ne purent donner aucun soulagement à ses extrêmes souffrances. Son mari alors lui rappela le mépris qu'elle avait témoigné pour le corps de Germaine et lui dit que peut-être Dieu s'en était offensé et voulait la punir par ce mal cruel dont elle souffrait. A ces paroles, la dame de Beauregard, rentrant en elle-même, s'agenouilla et demanda pardon.

» Le pardon ne se fit pas longtemps attendre. Durant la nuit suivante, la malade s'éveillant tout à coup, vit dans sa chambre une grande clarté et crut même reconnaître la bienheureuse Germaine, qui l'assurait de sa guérison et de celle de son enfant.

» Pleine de joie, elle appela ses domestiques et leur dit ce qui venait de se passer : jetant ensuite les yeux sur sa plaie, elle la trouva presque entièrement fermée.

» Elle se fit apporter aussitôt son fils, et l'enfant, parfaitement guéri, suçà abondamment le lait qu'il refusait depuis plusieurs jours.

» Dès le lendemain, la dame de Beauregard, se rendit à l'église, où elle répara publiquement l'outrage qu'elle avait fait aux restes de la bienheureuse Germaine.

» Pénétrée en même temps de reconnaissance, elle offrit une caisse de plomb pour recevoir ce corps saint. Le curé et les plus notables habitants y enfermèrent eux-mêmes le dépôt vénérable, et il fut porté dans la sacristie (1). »

Chaque année, de nouveaux miracles obtenus par l'intercession de Germaine montrèrent visiblement que Dieu voulait glorifier aux yeux des hommes celle dont la vie avait été si humble et si cachée.

En 1700, on songea à demander au Saint-Siège sa bénédiction. Mais le moment fixé par Dieu n'était pas encore venu. Les travaux préparatoires furent bientôt entravés par défaut de ressources pour parer aux frais de la procédure, et dans les révolutions qui suivirent, les premiers travaux furent perdus.

(1) Louis Veuillot, *Vie de la Bienh. Germaine Cousin*, p. 155.

Toutefois, la confiance des peuples en la bienheureuse Germaine allait toujours croissant, et Dieu se plaisait à récompenser la foi des fidèles par de constants miracles.

On arriva ainsi aux jours funestes de 1793.

Les autels de Dieu étaient renversés, les églises détruites et profanées, les cendres des morts jetées au vent.

Le plus pur sang de la France coulait à flots sur les échafauds, et tout ce qui portait l'empreinte d'un caractère élevé et religieux tombait sous la main brutale de ces destructeurs forcenés.

Leur rage aveugle s'attaquait à toutes les choses saintes, et ils voulurent détruire complètement le corps de la bienheureuse Germaine, qui attirait la vénération du peuple.

Un révolutionnaire de Toulouse, dont le nom est resté couvert de l'exécration publique, se chargea de cette opération sacrilège. Quatre hommes du village furent requis pour l'aider. L'un d'eux se sauva; les autres se prêtèrent volontiers à cette infâme besogne.

Après avoir retiré le corps de la caisse de plomb, qui fut prise pour faire des balles, ils l'enfouirent dans la sacristie et jetèrent dessus de l'eau et de la chaux vive pour en assurer la prompte dissolution.

Un cruel châtement ne tarda pas à les frapper.

L'un fut paralysé d'un bras; l'autre fut atteint aux reins d'un mal terrible qui l'obligea à marcher toujours penché vers la terre; le troisième fut plus sévèrement puni encore :

Un mal violent lui raidit le cou et tourna sa tête vers l'une des épaules. L'un d'eux porta son infirmité au tombeau.

Plus de vingt ans après, les deux autres recoururent humblement à l'intercession de celle dont ils avaient profané les restes, et obtinrent leur guérison.

Cependant Dieu ne permit pas que cette criminelle tentative réussît complètement.

Lorsque les temps devinrent meilleurs et qu'on ouvrit la fosse, on vit qu'à part les chairs que la chaux vive avait dévorées, le reste du corps s'était miraculeusement conservé.

Enfin la paix fut rendue à l'Eglise et à la France, les temples sortirent de leurs ruines, et dès lors les fidèles eurent la consolation de pouvoir s'approcher librement du cercueil de la pieuse bergère.

L'hiver comme l'été, les pèlerins venaient en foule à Pibrac, non seulement des cantons voisins, mais même des provinces de France les plus éloignées.

On remarquait dans le nombre des évêques, beaucoup de prêtres, et des personnes de la plus haute classe de la société.

Depuis lors, le tombeau de Germaine n'a

jamais cessé d'être vénéré dans la contrée ; il est béni et aimé de toutes les classes de la société ; il est l'honneur du pays, l'espérance de tous ceux qui souffrent.

La dévotion qu'il inspire a grandi d'âge en âge ; elle a traversé les révolutions et triomphé des efforts de l'incrédulité ; elle est plus vive que jamais.

Au-dessus du nom de Germaine, semble rayonner cette parole :

« Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé. »

Mais qu'est-ce que la gloire éphémère de ce monde auprès de la gloire éternelle du Ciel ? C'est celle-là que Jésus-Christ promet à l'âme humiliée, et pour confondre l'orgueil des superbes, parfois avec la gloire du Ciel, il accorde pleinement au plus petit et au plus méprisé d'entre les hommes cette gloire terrestre qu'il mesure au héros.

Il semble que la manifestation de la sainteté de Germaine ait été tout spécialement réservée pour notre époque.

La plaie qui ronge notre siècle, c'est le matérialisme, l'amour de la richesse, le désir du bien-être ; l'ambition dévore les esprits et renverse les bornes sociales ; l'impiété égare les âmes.

Aussi Dieu a-t-il tiré de l'obscurité une humble et pauvre fille des champs, privée de tous

les avantages de la nature et de la fortune, pour l'offrir comme modèle à notre siècle mou et corrompu. Sainte Germaine s'est sanctifiée par la pratique de toutes les vertus qui manquent à notre époque.

Quel exemple pour notre temps égoïste et impie que cette charité sans bornes et cette foi ardente qui obtenait des miracles ! cette mortification constante, cette résignation dans ses souffrances, et cette soumission admirable à la volonté de Dieu !

Germaine resta là où la Providence l'avait placée ; elle n'essaya jamais de sortir de son humble et triste condition ; c'est ce qui lui mérite la gloire éclatante dont son nom est entouré aujourd'hui.

Il y a là un enseignement profond pour notre temps inquiet et agité, où les hommes, poussés par je ne sais quel besoin de changement, ne savent plus trouver le bonheur dans la sphère où Dieu les a placés.

Ils se précipitent vers l'inconnu pour saisir l'objet de leur convoitise, laissent de côté la morale et la conscience pour arriver plus sûrement au succès ; puis, après avoir usé leurs jours dans cette recherche insensée, ils retombent meurtris et désenchantés, n'ayant pu saisir cette chimère de la fortune et des honneurs, ou la voyant échapper de leurs mains au moment où ils croyaient l'avoir conquise.

Oui, sainte Germaine est bien la patronne donnée par Dieu à notre France moderne ; sa houlette protectrice s'étend sur nos têtes pour en écarter les malheurs ; et, comme autrefois la bergère de Nanterre sauva Paris des horreurs de la famine et de la rage des barbares, la bergère de Pibrac, — dans notre siècle de civilisation et de progrès, — si on l'invoque, délivrera la France des calamités qui ont fondu sur elle, la préservera surtout du désastre moral qui menace de l'engloutir et de l'abîme où son impiété la conduit.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of O
Date Due

--	--	--

CE



a39003



011777454b

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	04	08	11	17	7